





Nelly BASTIDE

# Elisa

*roman*

DU MEME AUTEUR :

Ruptus  
Nelly Bastide  
2010

Bas-côté  
Nelly Bastide  
2010

© Editions La Cause du Poulailler  
<http://cause.du.poulailler.free.fr>  
Porcheres novembre 2012  
ISBN : 979-10-91000-05-5  
Dépôt légal : 2° semestre 2012

*à elles,*

*C'est alors que paraissait, sous l'arceau de fer ancien  
que la glycine versait à gauche, ma mère, ronde et petite  
en ce temps où l'âge ne l'avait pas encore décharnée.*

*Elle scrutait la verdure massive, levait la tête  
et jetait par les airs son appel :  
« Les enfants ! Où sont les enfants ? »*

*Colette*



J'ai aimé mes anniversaires jusqu'à l'âge de cinq ans. Ensuite, chaque année, je les ai ruminés lentement, heure après heure, sans jamais arriver à les avaler.

Les oiseaux avaient toujours été là. Avant même qu'on fasse construire la maison. Ils volaient en rond, partout autour, et ruinaient le jardin. Des petits moineaux par dizaines. Des étourneaux innombrables en tapis. Des merles solitaires. Des mésanges en couples. En automne, des hirondelles. Ils piquetaient les fruits mûrs. Ils nichaient sous les rives de toit. Ils se disputaient en piaillant, débordés par leur multitude. Et ils cognaient aux vitres pour mendier des miettes de pain. Suzie leur en donnait après chaque repas et Achille râlait. Il avait planté un épouvantail au bout des rangs de tomates, il avait tendu un fil effaroucheur autour du potager, il avait pendu des vilaines papillottes d'aluminium dans les fruitiers. Mais il n'y avait rien à faire. Les oiseaux ne partaient pas. Rien ne

les effrayait. Chaque année, ils étaient plus nombreux.  
- Si tu les attires devant la porte, alors, c'est pas la peine que je fasse le jardin, disait Achille après chaque repas.

Mais Suzie ne pouvait pas s'en empêcher. Elle avait le coup pour râfler les miettes sur la toile cirée, avec un mouvement circulaire du plat de la main et elle se débrouillait pour les jeter dehors sans que son mari la voit. Ensuite, pendant qu'Achille buvait son café, on observait le spectacle toutes les deux par la fenêtre. Le petit tas de miettes disparaissait en quelques secondes. J'adorais regarder les oiseaux.

Le jour de mes cinq ans, après le gâteau et les bougies, Suzie n'a pas réussi à balayer la table d'un seul geste. Le gâteau était friable et il y avait la nappe d'anniversaire. Il a fallu prendre un chiffon pour broser la nappe et ramasser un monticule d'au moins deux centimètres de haut qui couvrait toute la surface d'une assiette à dessert. Au moment où elle se tournait, mine de rien, comme d'habitude, pour poser sur la paillasse de la cuisine l'assiette bien plus pleine que d'habitude, Achille s'est levé d'un coup :

- Tu commences vraiment à me faire chier avec tes oiseaux !

Il était rouge, rouge comme jamais je l'avais vu et il avait crié fort en tapant sur la table, comme jamais je l'avais vu, et c'était sans doute le moussoux, parce qu'ils avaient descendu presque entière la bouteille à tous les deux, mais Suzie un seul verre, elle avait dit



juste pour marquer le coup, et moi rien qu'un doigt dans le verre de Suzie.

- Je t'ai déjà dit d'arrêter de leur donner les miettes. Et maintenant, voilà que tu leur donnes des assiettes pleines ?

- Oh, a dit Suzie doucement, embarrassée, en rougissant aussi, c'est pas quelques miettes en plus ou en moins qui vont changer grand chose.

- Ça sert à quoi que je me casse l'oignon à faire le jardin si c'est pour que ces saloperies d'oiseaux en profitent plus que nous ? Hein ? Tu peux me le dire ?

- Tu n'as pas besoin de parler comme ça devant la petite, a dit Suzie encore plus doucement, et on aurait cru qu'elle parlait dans l'oreille de quelqu'un ou alors qu'elle allait pleurer.

C'est vrai que ça m'a fait un peu mal d'entendre « saloperies d'oiseaux ». Mais surtout, ce qui faisait vraiment mal, c'était de sentir une sorte de méchanceté inconnue dans ce ton qu'il avait, de sentir quelque chose de dur entre eux. C'était la première fois que papa et maman se disputaient devant moi. Jusque là, j'avais cru qu'ils étaient tout le temps heureux.

- Je parle comme je veux, tu entends ? Attends, tu vas voir. T'as qu'à aller leur donner tes putains de miettes. Tu vas voir. Je vais y changer quelque chose, moi, à tout ça !

Papa est sorti de la cuisine, il est allé chercher sa carabine sur le dessus de l'armoire dans leur chambre. Puis la boîte de cartouches qui était dans le placard du

cellier. C'était une belle arme avec un long canon noir brillant et une crosse en bois avec son nom gravé dessus et des numéros. Il me l'avait déjà montrée une fois et il m'avait expliqué qu'il avait été un bon chasseur. Longtemps avant. Avant moi. Il m'avait fait voir comment il frottait le canon avec un morceau de chiffon huilé. Puis comment il nettoyait avec précaution l'endroit où on met le doigt pour tirer, avec un autre petit chiffon enroulé autour d'une allumette.

Alors, il est revenu dans la cuisine avec la carabine prête pour tirer et il s'est posté à la fenêtre :

- Vous allez voir. Vous pouvez me croire, cette fois, ça va être vite réglé. Et pour de bon.

Le premier coup est parti et j'ai eu envie de filer à l'autre bout de la maison, de me cacher derrière le poêle dans le coin sombre, et d'y rester jusqu'à la fin de ma vie. Mais je n'aurais bougé de là où j'étais pour rien au monde parce que j'étais pétrifiée de peur.

Papa visait juste. A chaque fois qu'il a tiré, il en a descendu un. Au bout d'une douzaine, il s'est calmé, il a rangé la carabine en haut du buffet et il est allé ramasser les oiseaux dans le jardin. Quand il est revenu, il a posé en rang les douze petites boules de plumes encore chaudes, sur la table de la cuisine. Leurs têtes faisaient un angle bizarre. Il m'a regardée et il a dit : ce soir, tu vas manger des ortolans.

Un des moineaux était blessé. Pas mort. Ses yeux étaient ouverts. Deux petites billes noires, affreuses. Et son corps faisait des petits sauts sur la table comme s'il

avait le hoquet. Je me suis concentrée et j'ai pensé de toutes mes forces, celui-là, il va le sauver. Le sauver. Le Sauver. On le soignera. On le guérira. Ce sera mon oiseau à moi. Je le mettrai dans une cage et il sera apprivoisé et quand j'ouvrirai la porte de la cage, il viendra manger des graines dans ma main, et il tournera autour de ma tête en voletant jusqu'à ce qu'il soit fatigué et alors il se posera sur mon épaule et papa a pris l'oiseau dans sa main serrée et il a écrasé fortement sa tête avec le pouce jusqu'à ce qu'on entende le craquement de l'os. Maman a poussé un petit cri aigu. Elle s'est laissée tomber sur une chaise avec son gros ventre. Papa a dit : ça va ? Elle a répondu : je crois que c'est pour bientôt. Elle était toute blanche et moi, je suis restée là, le cœur à l'envers au fond de l'estomac.

Plumer, vider, laver. Remettre à l'intérieur les cœurs minuscules comme des perles, les petits gésiers, les foies cassés, mettre à rôtir sur de fines tranches de pain frottées avec de l'ail. Maman s'appliquait pour montrer à papa qu'elle lui en voulait pas trop mais elle avait de l'inquiétude dans les yeux. Lui, il regardait le rugby à la télé. Quand il a demandé une bière, elle lui a portée en tenant son ventre comme si tout d'un coup il était devenu trop lourd. A table, le soir, quatre moineaux chacun. Dans l'assiette. Personne n'a fait d'histoire. C'est bon, hein, ma poulette ? Tu peux y mettre les doigts. Regarde, il faut sucer la cervelle, comme ça. C'est le meilleur, a dit papa. Il me regardait

en coin, comme s'il était pas trop fier de lui. Il voyait bien qu'il faudrait pas compter sur moi pour pardonner. Jamais. J'ai suçoté tous les petits os minuscules, plus fins que des allumettes. Quand maman a débarrassé les assiettes, il ne restait presque rien des douze petits moineaux. Un tas de brindilles et douze becs. Et elle n'a pas eu le temps de ramasser les miettes avant de partir à la maternité.

Ce soir-là, c'est une grand-mère qui m'a gardée. Pendant que j'étais dans mon lit, avec une flèche dans le ventre à pas pouvoir dormir et quelque chose de tué à l'intérieur pire que les moineaux, Elisa est arrivée.

- Non, je ne peux pas venir. Tu sais que ce n'est pas facile de me libérer. Et puis, ce soir, j'attends ma sœur.
- Ta sœur ? Je savais pas que tu avais une sœur !
- Normal, elle vient pas souvent. Il y a des années qu'elle n'est plus dans le coin.
- Ça alors ! J'ai toujours cru que tu étais fille unique. Tu n'as jamais rien dit sur ta sœur.
- C'est juste que j'en parle pas. Tu crois ce que tu veux. En tous cas, je ne peux pas venir... C'est gentil quand même. Il faut que je te laisse. Amusez-vous bien.

J'ai raccroché. Pierre est un âne. Tous mes collègues sont des ânes. Ils croient qu'on est amis. Ils croient qu'ils me connaissent. Ils croient qu'ils me font plaisir en m'invitant à leurs pitoyables soirées. Ça te ferait du bien, ils disent. Ah, oui ? Comment pourraient-ils avoir la moindre idée de ce qui me ferait du bien, ces imbéciles ? Ils croient tout savoir sur moi, alors qu'ils ne savent rien. Ils ne savent même pas qu'ils ne savent rien.

Si, j'ai une sœur.

Elisa Maretti.

Moi, je le sais. Il y a cinq mois, j'ai engagé une procédure sur Internet pour la retrouver. Des sites s'occupent de ça. Discrètement. Ils ont des moteurs surpuissants pour étudier les profils, et ils opèrent par élimination, et ils garantissent que neuf fois sur dix, ils finissent par déterminer la bonne probabilité pour la bonne personne. C'est parfois plus long dans le cas où c'est une femme. Surtout si elle a disparu depuis longtemps, comme Elisa, parce que contrairement à un homme, une femme peut avoir changé d'identité, tout simplement du fait qu'elle s'est mariée. Alors, la recherche s'avère plus difficile, évidemment, mais même si ça met plus longtemps, neuf fois sur dix ils arrivent à retrouver la bonne personne en moins d'une année. C'est ce qu'ils assurent.

Il y a à peu près dix ans que je n'ai plus pensé à Elisa autrement que par petits flashes intermittents, en tous cas plus avec cette angoisse qui m'a tenue au ventre dans ma jeunesse. Je suis toujours persuadée qu'elle ne peut pas m'avoir oubliée. On ne peut jamais oublier complètement sa famille. Aussi loin qu'on disparaisse, la famille, c'est quelque chose qu'on emporte avec soi, qui reste dans la chair ou dans la tête, ou les deux.

On m'a proposé quatorze personnes. Quatorze probables Elisa Maretti qui portent toutes un autre nom et à qui j'ai envoyé un message. *Est-ce que vous avez*

*en une sœur qui s'appelle Hélène ? Si oui, je serais tellement heureuse de te revoir. Si non, excusez-moi du dérangement.* Pas de réponse. Les gens pourraient être un peu corrects et répondre, ne serait-ce que « non ce n'est pas moi », ou même seulement « non », sans faire obligatoirement des politesses, ça ne les dérangerait pas beaucoup. Enfin, voilà que lundi dernier, une probable Elisa Maretti accepte d'être comptée dans le nombre de mes correspondants virtuels avec cette réponse sobre : « Buffet de la gare de Libourne, le 10 février, 20h. »

Une poignée de renseignements minuscules sur la fiche qu'on m'a fournie, piratée sur un réseau social. Qu'elle a eu des enfants, elle ne dit pas combien, elle a écrit *plein*. Qu'est-ce que ça veut dire « plein » ? Quatre ? Douze ? Trois paires de jumeaux ? Qu'elle est écrivain, mais elle trouve le titre prétentieux, elle préfère dire *j'écris*. Qu'elle a voyagé en Tunisie, au Mexique, dans l'Océan Indien, en Asie et au Guatemala. Que sur le plan religieux, elle n'aime pas les amis imaginaires. Que ses passe-temps sont *lire, écrire, rire et s'occuper de son jardin...* Ce qu'elle n'a pas renseigné : où elle habite, si elle est fumeuse ou non fumeuse, la musique qu'elle préfère, si elle trouve que *sa vie personnelle et familiale est conforme à ses rêves de jeunesse*. Pas de photo d'elle non plus. Ça m'aurait rassurée pourtant d'avoir une petite idée de son physique, de savoir à quoi elle ressemble avant notre rendez-vous. À qui elle ressemble, oui, maintenant ? Qu'est ce qu'elle a gardé sur elle ? Je me le demande.

J'arrive à 19h30, je préfère toujours être en avance. Je m'installe sur une banquette, face à la porte d'entrée pour être sûre de ne pas la louper. Et j'attends en me demandant : à quoi je la reconnaîtrai quand elle poussera la porte ? Je trouve le temps long quand même et je n'arrête pas de regarder l'heure, discrètement, sur mon téléphone portable. Mes pieds patinent d'impatience sous la table. Ça fait quarante ans que je t'attends, Elisa.

Une jeune femme, à la table à côté, vient de commander un demi-pêche. Elle rit. Je t'attends. Tu viendras ? Dis ? J'ai peur que tu ne viennes pas. Ça fait quarante ans que tu ne viens pas.

De temps en temps, je jette un coup d'œil sur le trottoir désert à travers les vitres. Mais les jours sont courts et il fait nuit depuis longtemps. Dehors, le ciel est froid, quadrillé de ses géométries au néon, rouge, vert, bleu, blanc. Tout clignotant. La terrasse d'été a disparu. Quelques fumées fantômes flottent sur les toits des voitures garées là. Une voix, à la radio, crie une vieille chanson : *Je rêvais d'un autre monde*. Est-ce que ça serait mieux, un autre monde ? Un monde où les choses se seraient passées autrement ? Est-ce que ça serait mieux autrement ? Est-ce que ça serait mieux de ne pas être là, le derrière collé sur une banquette en skaï noir, de ne pas t'attendre ? A la fin de la chanson, un homme a demandé dans le poste : avez-vous du plaisir ce soir ?

L'autre rit encore toute seule devant son demi-



pêche. Et moi, je ne peux pas m'empêcher d'imaginer. Elle vient. Elle approche. Elle fait exploser en dentelles la grande porte vitrée et elle se penche vers moi, et elle m'embrasse. Elle dit : tu es déjà là ? Comme si on s'était vues hier, et chaque mot est une pincée de poussière dorée.

A 20h30, alors que je ne l'ai toujours pas vue entrer, il y a comme un moment embarrassant : je réalise tout d'un coup qu'elle peut très bien, au fond, avoir pensé comme moi, avoir prévu d'arriver en avance, avant moi et être déjà là. Il y a une bonne heure que je suis arrivée sans vouloir penser qu'elle pouvait être plus en avance que moi, et je n'ai pas regardé les gens qui étaient déjà installés. Alors, je me soulève discrètement de la banquette pour observer par dessus le dossier. En tout, une vingtaine de clients dont trois femmes seules. Les deux qui sont le plus près de moi paraissent trop jeunes pour être Elisa. En faisant le compte, vu que j'approche la soixantaine, Elisa a maintenant cinquante-cinq ans. Aucune des deux n'a l'allure de quelqu'un de cet âge-là. Même *bien conservées*, comme on dit ; le temps laisse quand même des marques, j'en sais quelque chose.

Au fond de la salle, la troisième femme pourrait bien avoir la cinquantaine et donc pourrait bien être Elisa, mais je n'ai pas mes lunettes. Comment être sûre ? J'ai dû la fixer un peu trop en plissant mes yeux myopes, et elle l'a senti. Elle relève la tête et elle me sourit. Mais rien de plus. Elle ne bouge pas et je ne

suis pas plus avancée.

D'abord, je me dis que je vais passer seulement à côté, l'air de rien, comme quelqu'un qui va aux toilettes pour voir de près si sa tête me revient, mais finalement je m'arrête devant sa table :

- Excusez-moi. J'ai rendez-vous avec une personne que je n'ai pas vue depuis plus de quarante ans et je me demandais si c'était vous.

Si c'est bien elle, alors je suis complètement stupide de l'aborder dans ces termes-là. Mais non, ce n'est pas elle, et l'inconnue sourit une deuxième fois.

- Non, désolée. Ce n'est pas moi. Dites donc, quarante ans, c'est pas rien ! Vous allez en avoir des choses à vous dire !

Elle a, à première vue, une tête plutôt fréquentable.

- Oui, c'est sûr. Enfin, on verra. Pourvu que ça ne soit pas trop... bizarre.

- Oh, il ne faut pas trop vous inquiéter, vous savez. Moi, l'année dernière, j'ai donné rendez-vous au gars avec qui j'avais fait l'amour pour la première fois. On a passé une soirée ensemble, on a parlé de nos vies, on a trouvé marrant qu'il soit encore marié avec la fille pour laquelle il m'avait laissée tomber à l'époque. C'était une soirée agréable, mais rien de plus. Il ne s'est rien passé de *magique*, il faut pas attendre trop de ces rencontres.

Elle bavarde un peu, je l'écoute poliment, mais au bout du compte, je n'aime pas cette femme. Je n'aime pas sa façon de parler, ni la façon qu'elle a de me livrer tout de suite des choses de son intimité comme

si on se connaissait. Je n'aime pas cette légère vulgarité, juste un peu plus molle que la gentillesse dans sa manière de faire. Je n'aime pas les traits de son visage. De retour à ma place, devant la porte, je pense heureusement ce n'est pas Elisa, et je regarde bien partout dans la salle si une femme plus plaisante de cinquante ans environ n'en a pas profité pour s'installer à une table pendant que je tournais le dos. Mais non. 20h45. Elle ne viendra pas. Tu es une imbécile de l'attendre encore, elle n'était pas là à l'heure dite et ça veut dire qu'elle s'en fiche et qu'elle ne viendra pas, parce que si ça avait la plus petite importance pour elle, et bien tu peux être sûre qu'elle aurait trouvé le moyen d'être à l'heure dite, et même sans doute impatiente et en avance, comme toi...

C'est là qu'Elisa pousse la porte du Grand Café et je la reconnais tout de suite. C'est pas difficile. Elle n'a pratiquement pas changé. C'est le même corps fluet, la même tête, les mêmes cheveux fins autour. Et en plus, on dirait que sa tenue, longue jupe noire à volants, large pull noir, veste à rayures, une écharpe indienne dans les tons rouges, sort tout droit d'un sac qu'elle aurait emporté quarante ans plus tôt.

Je l'ai juste en face. Elle n'hésite pas une seconde. Entre la femme avec qui je viens de parler et moi elle pourrait avoir du mal à choisir. Surtout que l'autre, dans mon dos, doit la regarder avec insistance, autant que moi, et lui faire des sourires, mais c'est vers moi qu'elle s'avance, peut-être parce que je suis plus près.

Direct, sans le moindre doute. Elle a le teint pâle, des cernes violets autour des yeux. Le regard juste bleu. Sérieux. Elle ne s'approche pas trop de moi. Pas d'embrassade ou de serrage dans les bras. Elle n'enlève pas sa veste. Elle ne s'assoit pas non plus. Elle ne dit pas : bonjour Hélène. Comment tu vas ? Ça fait bien plaisir de te revoir. Elle ne dit pas : je suis si heureuse de te retrouver. Tu m'as tellement manqué. Elle ne dit rien de tout ça. Elle s'approche, elle ne me touche pas, elle dit :

- Tais-toi. Tais-toi.

Non, ce n'est pas comme ça que ça se passe.

En réalité, le thé refroidit. En réalité, le dernier bus du soir passe dans la rue. Illuminé. Vide. Et Elisa n'est pas venue.

Elle ne viendra pas. Pas ce soir. La sœur qui m'a laissé tomber et qui n'a plus jamais donné signe de vie au point que je pourrais aussi bien, aujourd'hui, me demander si elle a vraiment existé.



Je la tenais par la main. Tout le temps. Tout ce que je faisais, c'était avec elle à côté, qui disait tu marches trop vite, qui demandait où on allait, si c'était loin, si on pouvait pas s'arrêter un peu. Elle suivait partout dans mon ombre, en sautillant sur ses pattes de chevreau. Elle voulait tout faire comme moi. Et quand le moment était venu, elle voulait plus. Allez, Elisa. N'aie pas peur. Ça risque rien. Je te tiens. Allez, on saute. Qu'est-ce que tu attends ? Tu crois que je le ferais, moi, si ça risquait quelque chose ? Tu te feras pas mal, je te dis. Allez, à trois, on saute.

La plage était déserte. Baignade interdite à cause des courants de baïne. Sur le sable, en bas, les deux gars nous regardaient. Ils savaient que c'était dangereux, et nous, on n'avait pas le droit d'être là, puisqu'on n'avait le droit de rien faire.

- Arrête, Hélène ! ils criaient, c'est trop haut. Tu vas te massacrer en arrivant en bas. Il y a des blocs de béton et des bouts de ferraille. Tu vas te faire mal.

Ne les écoute pas. C'est que du sable et de l'eau en bas. On peut pas se faire mal dans le sable. Tu me crois ? Hein ? Je te tiendrai la main jusqu'en bas. Un. Deux. Trois ! Elisa avait peur de tout, mais elle sautait dans les vagues du haut du blockhaus. Elisa ne pouvait pas me désobéir. Peut-être bien qu'elle pensait que je mijotais un sale coup, en tous cas, elle finissait par faire ce que je demandais, et moi, je tenais parole, je la lâchais pas. Je lui tenais la main jusqu'en bas.

Je ne sais pas comment elle se débrouillait pour que ça tourne au drame, presque chaque fois. Je me suis mordu la langue. Je me suis tordu le genou. Je me suis coupée sous le pied. Oh, arrête de pleurnicher, hein ! C'est rien du tout. Avec l'eau de mer, ça va passer tout de suite. J'ai mal. Tais-toi. Tu commences à m'énervé à te plaindre tout le temps, tu as compris ? Puisque c'est comme ça, je ne t'emmènerai plus, c'est ça que tu veux ? Elisa soufflait tout doucement : non. Et fais pas exprès de boîter. Frotte-toi avec du sable. Rince-toi la bouche. Elle le faisait et puis elle traînait la patte jusqu'aux garçons, et elle posait son minicul de treize ans, tout mouillé, sur leurs genoux. Alors, je lui donnais un bonbon, un gâteau. Je lui faisais une sculpture de sable. Je lui mettais des petits coquillages sur les ongles des orteils. Je lui trouvais un poisson crevé sur un lit d'algue. Une méduse. Des cailloux de verre polis. Pendant un moment, Elisa faisait comme si elle n'existait pas, elle continuait à faire la tête. Elle était sourde, et muette, et aveugle. Et puis elle



commençait à regarder tout ça du coin de l'œil, et elle se consolait et je la traînais dans les vagues et on avait un plaisir grand comme l'océan à être là en train de trahir la confiance des parents. On voulait rester jusqu'à l'heure des étoiles. Tu dis rien à papa et maman, hein ?



Je reste avec une sorte de nœud dans le ventre jusqu'à la fermeture du bar, jusqu'à ce que le serveur commence à empiler les chaises, pour me faire comprendre de manière professionnelle qu'il aimerait bien que je le laisse finir sa journée.

Il faut rentrer à la maison.

Il est pas loin de minuit quand je pousse doucement la porte d'entrée, mais maman n'est pas encore couchée. Elle ne m'attend pas, elle attend l'heure de porter à papa son verre de lait chaud pour la nuit. Elle est assise dans le salon, devant sa tapisserie. Un immense canevas de deux mètres, accroché à un portant qui représente une vague scène de chasse médiévale et qu'elle remplit, heure après heure, de petits coups d'aiguille. La télévision marche en sourdine pour ne pas empêcher papa de se reposer. Le télétexte défile pour rien, sans qu'elle le regarde.

Je ne lui dis pas d'où je viens. Elle ne me le demande pas. Ça ne lui viendrait pas à l'idée de poser

des questions gênantes comme : d'où tu viens ? Où tu vas ? Qu'est-ce que tu faisais ? Comment s'est passée ta soirée ? Peut-être qu'elle n'ose pas ou peut-être que ça ne l'intéresse pas. D'ailleurs, je me dis souvent que j'ignore ce qui l'intéresse.

Je dis :

- Comment ça va ce soir ?
- Pas plus mal que d'habitude.

C'est une sorte d'accord tacite entre nous depuis toutes ces années. On ne sait pas si on parle d'elle, ou de papa, ou de l'ensemble des choses. Mais on sait l'une comme l'autre qu'il ne faut pas insister sur le sujet. Puis, elle demande :

- Tu as mangé ?
- Oui.
- Je t'ai gardé une assiette. Tu peux te la réchauffer si tu as envie.
- Non. Non. Je n'ai pas faim. Je t'ai dit que je viens de manger.
- Tu as vu le cheval ?
- Le cheval ? Quel cheval ?

Il y a des moments comme ça, où tout d'un coup, j'ai un doute sur le fait qu'on soit complètement dans la même réalité, et l'idée me traverse qu'elle a peut-être à moitié perdu la boule, ou complètement, ou que ça ne va pas manquer d'arriver bientôt.

- Le cheval, là. Regarde.

Elle me rassure sur sa santé mentale en me montrant une des bestioles de sa tapisserie.

- Il est beau, non ? Je viens de le finir.
- C'est pas un cheval, maman. C'est une licorne. Tu as bien avancé, dis-donc.
- Oui, il était calme, aujourd'hui.
- Tu veux que je fasse chauffer le lait ?
- Non, je vais attendre un peu. Je crois qu'il s'est endormi.
- Alors si tu as besoin de rien, je vais aller me coucher.
- Ça va aller, t'inquiète pas. Je vais me débrouiller. Tu peux aller te coucher. Bonne nuit.

Et puis, comme tous les soirs, avant que j'aille dans ma chambre :

- Je pense aux petites. Pas toi ? Tu n'y penses jamais ?
- Non, jamais.

Elle doit savoir aussi bien que moi que c'est pas tout à fait un mensonge mais il faut qu'elle pose la question. Je ne pense aux petites que quand elle me le demande, tous les soirs, et si elle demandait rien, j'y penserais pas. Interdit. Tu veux qu'on en parle ? Tu veux que je te rappelle où sont les petites ? Tu veux que je t'explique où j'étais ce soir ? Tu veux que je te fasse de la peine ? T'as pas eu ton lot, côté peine ? Y'en a, ça les rend dingues, dingues de pas savoir de quoi demain sera fait. Nous, c'est le contraire : si on veut rester sains au minimum, nous trois, papa, maman et moi, on a plutôt intérêt à pas savoir de quoi hier était fait.

- Allez, bonne nuit, maman. Je suis fatiguée. Et j'ai encore du travail.

Heureusement, il a jamais été question que papa ou maman comprennent quoi que ce soit à ce que j'ai dans la tête.

Quand je passe dans la chambre du malade dire bonsoir à papa, il est immobile, sur le côté, dans son lit médicalisé. On ne sait jamais trop s'il dort ou s'il fait semblant. Des fois, il suffit qu'on râcle un peu la gorge et il ouvre d'un coup un oeil de rapace. Je ressors sans râcler ma gorge. Son regard me fait toujours aussi peur. Dans dix minutes, il va demander son verre de lait, maman laissera son ouvrage, elle lui donnera ses remèdes et elle pourra aller dormir.

Papa était un petit homme sec et nerveux, puissant, qui infligeait ses principes d'acier à sa tribu. Personne à l'époque ne se risquait à y déroger ouvertement. Toute la famille était habituée à les suivre sans broncher. Ils sont toujours là, les principes, tant d'années après, à régler la vie de sa maison, même si papa n'est plus qu'une infime fraction de l'homme qu'il a été. La peur de son regard est toujours là.

Règle numéro un : ma famille ne doit pas se faire remarquer. Pas de tenues excentriques. Pas de cris dans le jardin. Pas de mauvaises notes à l'école. Pas de bêtises. Pas d'histoire. Ou alors, je vous promets que vous aurez de mes nouvelles. Une claque, deux clagues, une raclée, une humiliation, c'était ça les nouvelles. C'est la première chose qu'on a apprise dans la vie, ne rien faire de spécialement remarquable, de façon à esquiver les mauvaises nouvelles. Les deux

grands-mères, maman, les petites sœurs et moi, Hélène, la première, toutes, on esquivait. Papa n'a certainement jamais réalisé qu'à cette époque moderne où les femmes commençaient à prendre la pilule et où les vieux partaient dans des maisons de retraite, tant de monde à la maison, c'était déjà suffisant pour se démarquer du voisinage.

La deuxième règle fondamentale de papa, c'était : toujours se méfier *des gens*. De tous les gens. De ce qu'ils peuvent penser. De ce qu'ils peuvent dire. De ce qu'ils peuvent faire. De ce qu'ils peuvent avoir l'intention de faire. Papa avait découvert, on ne sait comment, que la plupart des gens étaient *a priori* mal intentionnés. Passée la clôture du jardin, *le monde* était dangereux et n'avait, de plus, strictement rien d'intéressant. *Le monde* était plein de menaces pour ses filles ; peuplé de mauvaises langues, de vauriens, de sales types qui ne valaient pas la peine qu'on pose le moindre regard sur eux. On n'avait rien à gagner à les fréquenter.

La famille Maretti ne parlait pas aux gens du quartier.

La famille Maretti n'avait pas besoin de frayer avec le monde.

Normalement, à voir ce que papa est aujourd'hui, ce qu'il est devenu pour toujours, je pourrais considérer que le meurtre des petits moineaux de mes cinq ans est vengé. Mais on dirait que non, il semble bien que la vie continuera de le punir jusqu'au bout.

Cette perpétuité à laquelle il est cloué, ça fait quand même froid dans le dos. Il m'arrive même d'éprouver une sorte de commisération pour lui quand je pense à tout ce qui lui a été confisqué tout au long de sa vie.

Cinq doigts. C'est ce qu'il a perdu en premier à quatorze ans en faisant sauter une charge d'explosifs. Il l'a raconté cent fois d'un ton blagueur : je fabriquais une fusée. Ce n'était pas la première. J'avais l'habitude de faire attention. Je venais juste de l'installer à la fenêtre du grenier sur sa rampe de lancement. J'avais allumé la mèche et je tendais le bras vers le casque de protection sonore, quand ma mère m'a appelé pour manger. Alors, j'ai repris la fusée et j'ai voulu éteindre la mèche, mais pas assez vite. Ça a sauté. Dans mes mains. Sous mon nez. Pendant un mois, je suis resté complètement sourd. Et le résultat, le voilà ! Il levait ses deux mains et les agitait devant sa figure en faisant les marionnettes pour nous faire rigoler, mais derrière les marionnettes, on voyait la lumière noire dans ses yeux.

Cinq doigts. Le surnom qui l'a suivi jusqu'à l'âge adulte. *Cinq doigts*. Cinq de perdus, cinq que la fusée lui avait laissés. Une pince de crabe à la main droite avec un pouce et un index. Une spatule à la main gauche, avec un majeur, un annulaire pour l'alliance, et un auriculaire.

C'est comme ça que papa a commencé à faire le compte de ce que la vie lui arrachait, morceau par morceau. Sa sœur morte en accouchant d'une petite



nièce qu'il ne connaîtrait jamais. Son père sombre et hagard qui s'était mis à tourner en rond dans la maison, comme un rat rongé par le chagrin. Sa mère, silencieuse, transparente, malade, triste fantôme surnageant à la surface du malheur. Le domaine familial en faillite, vendu aux enchères pour trois miettes de pain. La maison qu'il avait bâtie de ses mains sans permis de construire, démolie par les bulldozers. Et tout le reste. Au long des années, la liste des pertes était interminable. Il avait fini par comprendre que c'était comme ça, qu'il était quelqu'un à qui tout serait confisqué, que *le monde* avait ses plans pour lui piquer son bonheur. Mais papa était un teigneux. Pas du genre à se laisser abattre sans broncher. La rage qu'il avait au cœur était son moteur. Puisque le monde lui était hostile, il bataillerait contre le monde. Depuis l'âge de quatorze ans, papa a bataillé, pour préserver ce qui lui filait inexorablement entre les cinq doigts qui lui restaient.

Une vie exténuante. Garder la distance avec l'extérieur, être constamment sur ses gardes, se tenir sans cesse à l'abri des accidents qui menaçaient.

Papa mâchait en permanence un chicot de cigare au coin des lèvres, comme sa rancœur contre le monde hostile. Il était souvent énervé. Imprévisible. Il disait *Ma Petite Poulette* en nous caressant les cheveux avec la pince de crabe et gueulait *Bougre d'Andonille* cinq minutes après en nous balançant une gifle avec la spatule. Il explosait pour pas grand chose et alors, il

distribuait des claques. Il n'y avait rien d'autre que sa rage pour le rassurer sur l'avenir. Moi, j'en ai pris plus souvent que mon compte parce que j'étais l'aînée, la plus grande. Tu ferais mieux de travailler. Tu ferais bien de te tenir à carreaux. Tu ferais mieux de te taire. Tu ferais mieux de donner l'exemple. Mais ça n'avait pas toujours été comme ça.

Je suis la première née, et je suis la seule à avoir connu ce couple en jeunes mariés : Suzie et Achille Maretti, jeunes et amoureux, et sans inquiétudes, grignotant des jours de bonheur calme qui sont devenus impossibles après. Oui, au début, on a été tous les trois, papa, maman, moi. Comme maintenant. Fille unique... Pas besoin de donner l'exemple.

Je peux mettre un souvenir vrai sur chacune des photos jaunies qui débordent de la boîte familiale. La cabane, la traction avant et l'aronde, les vacances à Luchon, maman au bord de l'eau en tailleur cintré et chapeau à voilette, le déménagement, je suis la seule des enfants à avoir le droit de me rappeler ces moments de l'histoire de la famille.

Personne n'a jamais fait allusion au fait que je sois de toute évidence sur-représentée dans la boîte à photos : Hélène prend son bain, Hélène boit son biberon, Hélène fait ses premiers pas, Hélène fête son premier Noël, Hélène joue dans la neige...

Elisa est arrivée après, le jour de mon anniversaire quand j'ai eu cinq ans.

Et les quatre autres aussitôt, à la queue leu leu,

fondues comme une portée de chatons dans une sorte de conglomérat pas bien défini que tout le monde appelait *les petites*. Aucune de mes sœurs n'a fait l'objet d'une couverture photo aussi serrée que celle qui a suivi ma découverte du monde. Leurs photos à elles sont aléatoires. Il y a des trous dans le relevé de leurs exploits. Elles y sont rarement seules. A mesure que le nombre de ses enfants augmentait, le paparazzi de nos héroïsmes passait de moins en moins de temps derrière son objectif et de plus en plus de temps à essayer de gagner de l'argent pour tout ce petit monde.

*Occupe-toi des petites*, disait maman quand elle était débordée par la charge de faire tourner la maison. Maman n'avait plus le temps de rien. A part de nous, ses filles. Ses filles lui suçaient chaque seconde de ses journées. Elle n'avait pas le temps de s'occuper d'elle-même. Même pas le temps d'y penser. Heureusement, elle n'était pas du genre à passer des après-midis entières à faire les boutiques ou à aimer sortir au cinéma ou au théâtre. Quand on a autant d'enfants à la maison, il vaut mieux ne pas trop penser à soi. Elle n'avait pas d'amies. Elle avait trop à s'occuper pour passer du temps avec des amies.

Suzie Maretti avait été une belle femme, élégante. Grande. Mince. Elle dépassait son mari de dix bons centimètres. Le cheveu et l'œil noir. Elle avait été jolie. Même si elle ne prenait plus beaucoup le temps de soigner son apparence, même si ses nombreuses grossesses avaient pas mal estompé ce qui l'avait

rendue séduisante, elle restait belle. Le matin, elle s'habillait à la va-vite. Il y avait longtemps qu'elle se fichait de ce qu'elle enfilait. Jeune, elle avait été coquette, mais elle ne pensait plus à ses habits en terme de *toilettes*.

Elle ne parlait pas beaucoup. Elle ne disait pas souvent ce qu'elle pensait. Elle essayait de rester calme. Elle essayait d'être joyeuse. Il ne lui serait pas venu à l'idée de se plaindre de sa vie.

C'était une vie pleine. A ras bord.

*Est-ce que les petites ont fait collation ?*

Elisa et moi, pour partager avec elle la charge des petites. Moi toute seule, je n'y serais pas arrivée.

Vues de devant, on était parfaitement parfaites. On préparait les tartines, on surveillait les devoirs, on coupait les ongles, on brossait les cheveux.

Vues de derrière, c'était une autre histoire. Ça suffit pas d'être toujours gentille. Il faut être vilaine aussi parfois. On donnait des claques, on coupait les cheveux de leurs poupées, on arrachait les yeux des nounours.

Comme on recevait jamais personne pour nous voir faire et que les parents étaient toujours occupés, on s'entraînait un peu à la méchanceté dans leur dos, en faisant pleurnicher les petites. C'était pas difficile, et même si on avait pas les mots pour se l'expliquer, on découvrait que le plaisir de faire du mal, c'est parfois meilleur que le plaisir tout court.

La vie familiale se faisait comme ça. Par nécessité.

Naturellement. Le temps filait. On s'était serrés un moment pour faire la place aux deux grands-mères quand elles étaient arrivées, l'une après l'autre. C'était normal. On s'était desserrés quand les grands-mères étaient mortes. C'était normal...

Jusqu'à cet été où tout a basculé, l'apparence de la famille a tourné rond, conforme point par point aux plans de papa. Il commençait sans doute à croire qu'il avait réussi là quelque chose qui ne lui serait pas enlevé. On était sa famille formidable. Une tribu presque ordinaire, verrouillée sur elle-même, tenue au convenable par sa poigne de fer, entièrement occupée par la gestion de la vie commune qui nous avait collés trop nombreux dans l'exiguïté d'une maison construite au départ pour cinq personnes.

Je ne sais pas si on était heureux d'être ensemble. Ça fait un drôle d'effet de le penser comme ça. Je sais qu'aucun d'entre nous, dans la promiscuité où on vivait, n'avait jamais l'occasion d'être seul assez longtemps pour se poser la question. Pas assez d'espace pour faire des manières de psychologie. A douze ans, l'une des petites dormait tous les soirs dans les draps de la grand-mère, veuve et souffreteuse, qui inspectait la propreté de ses orteils. L'autre grand-mère n'avait jamais eu de chambre. Elle déroulait le lit pliant, caché dans le meuble de la salle à manger, et elle y dormait avec une autre des petites. Les deux dernières couchaient dans des lits cages en bois, contre le lit des parents.

Elisa et moi, les mieux loties. La petite chambre-cagibi, pour nous deux, bien assez spacieuse pour nous deux. Mais les portes des chambres ne devaient jamais être fermées. L'intimité était interdite. L'intimité semblait aussi dangereuse que le monde extérieur.

La chambre, le soir. Le terrain d'aventure. Il y avait plein de cadavres sous le lit, qui servaient de repas à des monstres. Des fantômes derrière le rideau. Un voleur. Un tigre. Le tapis grouillait d'araignées et de serpents. A partir d'une certaine heure, celle qui descendrait du lit serait dévorée ou empoisonnée, ou coupée en morceaux, ou enlevée. Personne ne le savait. Avec Elisa, je complotais. Je faisais des meurtres. Ou je partais en voyage à vélo n'importe où, avec une malle énorme pour emporter toutes les choses qu'il nous fallait. Je bricolais des roulettes à la malle pour faire une remorque qui se décrochait, et qui tombait dans un ravin. Je lui parlais en anglais à Elisa, juste pour la faire râler, parce que j'étais grande et qu'elle était encore à l'école primaire. You are a crazy hen. You have a very big nose. Je ne maîtrisais pas beaucoup de vocabulaire, mais ça suffisait. Elisa s'énervait, se vexait, elle grattait le plâtre avec ses ongles pour que papa croit que c'était moi, et puis au

bout d'un moment, elle oubliait qu'elle était vexée.

- Hélène ?

Je répondais pas.

- Hélène tu dors ?

- .....

- Hélène...

- What do you want ?

- Je peux venir dans ton lit ?

- Non, j'ai pas envie. Laisse-moi tranquille. Je dors.

- C'est pas vrai, tu dors pas.

- Bon, écoute, d'accord. Mais alors juste cinq minutes, et tu me fais la petite bête.

Elle restait une heure. Elle promenait ses mains sur moi partout où je lui disais, ses ongles pleins de plâtre. Sur les bras. Doucement. Remonte. Redescends. A l'intérieur de la main. A l'intérieur du coude. Oh la la. C'est doux. Autour du nombril, en dessous du pyjama maintenant. Oui tu tournes autour. Allez, la petite bête monte, monte, monte. La petite bête va sur les montagnes. Pas si vite. Pas si fort. Plus vite. Elisa adorait le jeu de la petite bête. J'avais douze ans. Elle était très intriguée par ce qu'elle découvrait sur moi, au bout de ses doigts. Des seins. Des poils. Elle glissait son museau sous mes aisselles et elle y fouillait comme un ourson. Qu'il n'y ait pas trace de tout ça sur son corps à elle restait un mystère...

- Pourquoi toi tu as des poils et pas moi ?

- Parce que je suis grande et toi tu es petite.

- Alors, moi aussi, j'aurai des poils ?



- Non. Toi, t'en auras jamais.
- J'en aurai jamais ?
- Non. Toi, tu grandiras jamais. Les deuxièmes, ils grandissent pas.
- T'es qu'une menteuse. Tout le monde grandit.
- Tout le monde, sauf les deuxièmes.
- Et pourquoi ils grandissent pas alors, les deuxièmes ?
- T'es bête. Tu sais ce que les parents font des deuxièmes ? Ils les jettent. Ils en veulent pas. C'est moi qui t'ai récupérée dans la poubelle.
- C'est pas vrai. Menteuse.
- Si. C'est moi qui ai voulu te garder. C'est pour ça que tu dois m'obéir. Tu sais même pas pourquoi les parents ils font plusieurs enfants.
- Si, je sais. C'est parce qu'ils ont envie d'en avoir beaucoup.
- Pas du tout. Les parents, ils veulent juste avoir le premier. Il n'y a que le premier qui compte. Le deuxième, ils s'en fichent. S'ils le gardent, c'est juste pour les pièces de rechange.
- Les pièces de rechange ?
- Ben oui. Par exemple, si un jour je suis très malade, on prendra ton rein et on me le mettra, et je serai guérie.
- Et moi, je serai morte ?
- Non. Toi, tu pourras encore vivre avec un seul rein, même avec un seul poumon, ou même s'il te reste juste un petit morceau de ton foie. Mais, si j'ai une crise cardiaque et que j'ai besoin de ton cœur, alors là,

oui, tu seras morte.

- C'est même pas vrai.

- Tu verras bien...

- Et si t'es jamais malade ?

- Si je suis jamais malade, tu grandiras pas quand même. Tu manges pas assez. Tu verras bien. C'est même papa qui me l'a dit. Il m'a dit aussi de jamais t'en parler. Mais bon, t'as qu'à lui demander si tu me crois pas.

Je savais qu'elle me croyait. Elle me croyait toujours. Elle demanderait pas à papa. Elle continuait machinalement à faire la petite bête sur mon ventre en réfléchissant. Quand je voulais qu'elle s'arrête, je lui plantais un ongle au milieu du nombril.

- Si je l'enfonce, tu seras paralysée toute ta vie.

Elle me croyait, elle se vexait encore, et la petite bête partait aussitôt à l'autre bout du monde. Mais je la rattrapais à temps juste avant qu'une bombe explose et je lui faisais une conversation intéressante pour qu'elle accepte de revenir à la maison.

- Tu sais comment on fait les bébés ?

- Oui. Il faut un papa et une maman qui s'allongent sur un lit, et le papa monte sur la maman, et il l'embrasse sur la bouche.

On faisait un bébé.

- C'est toi qui fais le papa.

- Non, c'est toi.

- Mais pourquoi c'est toujours moi ?

- Parce que tu peux pas faire la maman, tu es trop

petite, je t'ai dit. Et en plus, tu as pas de quoi faire téter le bébé. Il mourrait de faim et on aurait un bébé mort. C'est ça que tu veux ?

- Et bien, un jour, j'aurai un bébé, voilà.

- Non, t'auras jamais de bébé. Tu comprends rien ou quoi ? Je t'ai dit que tu grandiras pas. Et puis, même si tu grandis un peu, tu seras trop maigre.

Au premier bruit dans le couloir, toute la chambre se retournait d'un coup et Elisa s'échappait de mon lit.



J'ai fermé la porte de ma chambre - ça fait quelques années que j'ai une clé - et je me suis allongée toute habillée sur mon lit sans allumer la lumière.

J'entends maman faire son petit trafic habituel dans le couloir, de l'eau qui coule un certain temps... Je me demande ce qu'elle peut bien être en train de nettoyer à l'heure qu'il est. Et puis, au bout d'un moment, le silence... Ce silence d'inquiétude qu'on connaît par cœur, troué de temps en temps par les gémissements de papa qui a du mal à respirer dans son sommeil avec ses poumons qui prennent l'eau.

Cette soirée ratée m'a exténuée. Je sens la mauvaise fatigue vibrer dans mes muscles. Une de ces fatigues qui va me faire tourner et retourner dans le lit toute la nuit, sans trouver le sommeil. Ça tombe bien parce que j'ai justement envie de réfléchir au mail que je vais écrire demain à cette Elisa Maretta, qui s'est fichue de moi.

Mais impossible de réfléchir. Mon estomac fait des

bruits de grenouille et ma pensée revient tout le temps sur l'assiette que maman m'a mise de côté. Il y a plus de douze heures que je n'ai rien donné à mon ventre et je crève de faim. Dommage que je n'aie pas une seule miette de courage pour aller jusqu'à la cuisine.

Où est Elisa ? La vraie ? La mienne ?

Au début, j'ai souvent essayé d'imaginer Elisa en train d'être ailleurs, toute seule dans le monde hostile. Essayé de deviner où elle était. Avec qui. Où elle dormait. Est-ce qu'elle avait froid ? Faim ? Est-ce qu'elle avait peur ? Il y a même eu des soirs où, dans mon lit, j'y pensais tellement que je finissais presque par me sentir à sa place. *Ailleurs*. Enlevée. Ou perdue. Ou tuée. Ou violée, abandonnée dans un fossé.

Et ce vide dans ma tête.

*Pourquoi ?* Quarante ans après, toujours la même question. *Pourquoi ?* Pas de réponse. Jamais. Comment on peut disparaître d'un coup, comme ça, du jour au lendemain et puis le silence ? La violence du vide. L'obsession. Il me semble encore qu'Elisa est là, qu'elle a toujours été là, une adolescente tapie dans un vide qu'elle a laissé. A l'intérieur de moi...

Au fond, j'avais raison. Elisa n'a pas grandi. Je ne l'ai pas vue grandir. Elle m'a quittée à seize ans, et pour moi c'est exactement comme si elle était restée à cet âge-là.

Quand le téléphone sonne en plein milieu de la nuit, je dors comme une souche, le front posé sur le clavier de mon ordinateur, la main droite dans

l'assiette vide que je suis finalement allée chercher dans la cuisine.

L'écran affiche quelques centaines de fffffff sur une page de mail qui ne comporte rien d'autre. Ma première pensée - *Bon sang ! Ils vont réveiller Jacques !* - me trahit. Il me faut le temps de relever la tête, pour me rappeler que Jacques n'existe pas. Jacques est le mari imaginaire handicapé que j'ai inventé. Grâce à lui, mes collègues me laissent tranquilles. Depuis plus de trente ans, ils n'y ont vu que du feu. Ils ne viennent jamais à la maison et ils n'insistent pas quand je refuse leurs invitations. Ils me tiennent un peu en pitié, ça les rend gentils à mon égard et surtout, ils tiennent leurs petites vies heureuses à l'écart de mon « malheur ». Les gens ont toujours un petit soupçon vis à vis de la misère des autres. On sait jamais. Des fois qu'elle serait contagieuse.

Au travail, je suis sociable. Machine à café. Pause cigarette. Pause déjeuner. Je parle à tout le monde et je parle normalement, comme si on s'entendait bien, même si à l'intérieur, je reste froide pour qu'ils ne me connaissent pas vraiment. L'affectif, je préfère me méfier. De toutes façons, ça ne se voit pas. Enfin, je serai bientôt désencombrée de toutes ces hypocrisies. Dans deux ans, la retraite. J'arrive au bout de mes deux brillantes carrières.

La carrière d'enseignante, c'est comme Jacques. Je l'ai inventée pour que papa et maman soient fiers de moi, adulte, autant qu'ils étaient fiers de moi quand

j'étais leur premier bébé. Maître de conférence en biologie moléculaire à l'Université de médecine. Apprendre à la jeunesse les ficelles de la matière pour sauver la populace malade, il n'y a pas plus glorieux, il me semble.

Et quand j'aurai l'âge de la retraite, c'est à dire bientôt, je leur dirai que je veux continuer en bénévole. C'est conseillé de ne pas se renfermer sur soi-même, quand on a eu une activité exaltante toute sa vie. Et dans les rares moments où on est désœuvré du bénévolat, on peut se dire alors, qu'on a raison d'être aussi serviable pour le monde et qu'on a plus de chance que ceux qui ont besoin qu'on les soigne. Ça fait du bien à l'image qu'on a de soi. Tous les magazines le disent. Des fois, j'y croirais presque moi-même.

Enfin, tous les matins, je me lève et je suis debout pour sauver le monde, c'est ce qu'ils croient, eux.

Pour ce qui est de la fierté, je ne saurai jamais si ça a marché. Je suis fier de toi, c'est le genre de déclarations qui ne se formule pas dans leur maison. Comme de se dire qu'on s'aime ou qu'on a des ennuis. Des paroles qu'on a toujours évitées, comme on évite d'instinct les autres gens. Pas d'amis, pas d'invitations, pas de relations proches avec le voisinage ou les collègues de travail. La famille et rien d'autre. Trois à la maison et pas un de plus. J'ai bien appris la leçon. Je vis avec eux, je vis comme eux.

Tous les matins, je me lève et je vais travailler à



l'Université. Sur ce point-là, je n'ai pas menti. Sans doute qu'ils pensent que je suis un bon professeur. Sans doute qu'ils pensent qu'ils ont de la chance de m'avoir, même s'ils connaissent tellement peu de choses des vieux relents qui traînent à l'intérieur de moi, même s'ils ne connaîtront jamais le quart du quart de ce que je suis en réalité.

Qu'est-ce qu'ils penseraient de moi si je leur avouais qu'à compter du jour glorieux où j'ai eu mon bac jusqu'à aujourd'hui, j'ai passé huit heures quotidiennes à nettoyer les restes dans un laboratoire de recherche ? C'est ça mon métier, papa. A chaque mauvaise note, tu disais :

*C'est pour toi qu'il faut travailler dur, Bougre d'Andouille, c'est pas pour moi. Tu veux finir à balayer l'usine ? C'est ça que tu veux ?*

J'ai travaillé dur.

Je ne suis pas devenue balayeuse.

Je vide des bassines sanguinolentes dans lesquelles baignent des viscères malades que des savants ont auscultés, je nettoie des tubes à essai pleins de sécrétions et de fluides organiques viciés, je récure des flacons de biopsies, je stérilise des instruments qui ont troué, tailladé, exploré, je cure des bouillies de tumeurs au fond des pots. C'est incroyable le nombre de saletés dégoûtantes qu'il peut y avoir à l'intérieur des gens.

Je me tue à la tâche, papa. Et toi, tu n'y as vu que du feu. Et moi, ça me plaît quand les gens n'y voient que du feu.

On se doute bien tous les trois que c'est grâce à tout un tas de cachotteries qu'on est resté en quelque sorte une *famille unie*, bien qu'elle soit aujourd'hui réduite à nous trois seulement. On sait aussi qu'on a sans doute de la chance de s'avoir les uns les autres, oui, on n'a pas besoin finalement d'en savoir plus sur nos petits secrets. Je vois d'ici la tête qu'ils feraient si je leur déballais toutes les vérités au grand jour. Elles ont commis un meurtre. Elisa ou Hélène. Laquelle des deux ? On ne sait pas trop. Les deux certainement. Ensemble. Oui. Mais elles n'ont pas complètement fait exprès, elles n'ont pas complètement désiré aller si loin, elles ne mesuraient pas encore les conséquences de leurs actes. Elles n'étaient que des enfants. Il ne faut pas leur en vouloir.

Je réussis quand même à atteindre le téléphone à la sixième sonnerie. Une seconde trop tard. *On* a raccroché. Puis le voyant du répondeur se met à clignoter. *On* a laissé un message. J'appuie sur le bouton.

*Vous avez un nouveau message.*

Et puis : *vide. Silence.*

Si tu es en colère, tu n'as qu'à crier. C'est ce que je lui disais quand je m'énervais avec ses silences et ses regards lourds. Si tu es en colère, tu n'as qu'à crier ! N'importe où, n'importe quand, tu peux crier. Il suffit de fermer fort ta bouche et de crier dans ta tête. Tu peux hurler dans ta tête tout ce que tu veux, devant qui tu veux. Même en gardant le sourire. Personne ne

t'entend, mais toi tu sais que tu cries, et moi je t'entends.

Effacé le message, sans réfléchir, à toute vitesse. Je crie dans ma tête.

- C'était qui ? glapit maman depuis sa chambre.

- Quiii ? grince papa.

- Personne.

Ils n'insistent pas. Mon cœur cogne sur mes côtes, tandis que j'écoute les bruits de la nuit dehors.

C'était elle, maman.



Les moineaux.

Par dizaines dans le jardin. Tous les jours. Toc. Toc. Toc. Ils venaient frapper du bec à la fenêtre. J'ai su bien plus tard qu'ils étaient chassés de leurs nids par le déboisement des parcelles où les maisons poussaient comme des champignons. Toc. Toc. Une nuit de printemps, à la fenêtre de la chambre. J'avais quatorze ans. D'habitude, je dormais du sommeil des justes, comme un bloc de pierre. Rien ne pouvait me réveiller. Même pas le vacarme épouvantable des trains qui passaient à trente mètres. Les premières nuits où on avait dormi dans cette maison, je m'étais dressée en hurlant à chaque train qui avait secoué le silence. Les vitres tremblaient, le plancher vibrait et il y avait ces souffles affreux, comme des grognements dans le noir. Au bout de deux ou trois semaines, plus personne n'entendait les trains.

Toc. Toc. Toc. En pleine nuit. Assez fort pour me tirer du sommeil. Elisa, tu entends ? Tu dors, Elisa ? Elisa n'a pas bronché. J'ai écouté sa respiration, rapide, et j'ai su qu'elle était réveillée comme moi. Toc. Toc.

Elisa vivait le nez dans ses livres. La soir, elle lisait, lisait, lisait jusqu'à épuisement, jusqu'à ce que le sommeil profond relâche les muscles de ses doigts. On aurait dit qu'elle voulait s'empêcher de dormir. Toujours en alerte. Comme si elle avait peur de quelque chose ou de quelqu'un. Toujours à se triturer les sens. Trop de questions. Je devais l'obliger à être forte. C'était le pacte entre nous. Elle était heureuse sous mon autorité désordonnée, et j'étais fière d'elle quand elle oubliait ses peurs. Elisa était la seule à qui je pouvais tout dire, avec qui je pouvais tout faire. Je n'avais personne d'autre qu'elle à qui faire confiance. Jamais je ne l'aurais abandonnée, moi.

Toc. Toc. Les yeux grands ouverts dans l'obscurité. Comme si quelqu'un m'avait prise par les épaules et soulevée du lit pour me secouer. Le cœur qui cognait comme un cheval dans ma poitrine. Je me suis levée sur la pointe des pieds. J'ai trouvé à tâtons la poignée de la fenêtre, j'ai poussé doucement les volets. Et j'ai vu la nuit. J'ai vu les oiseaux qui tournaient dans tous les sens. Ils avaient l'air de jouer avec les lumières de la rue. Ils allaient tellement vite que je n'arrivais pas à les compter. Et tout d'un coup, ça m'a paru complètement étrange d'être la seule dans la maison, réveillée, là, en train d'assister à ce spectacle. On ne faisait pas attention aux moineaux dans la journée. On ne pensait jamais à faire attention aux moineaux !

Elisa, viens voir. Viens avec moi.

On a enjambé la fenêtre sans faire un seul bruit.

Comme si on avait fait ça toute notre vie. Pieds nus. Tout d'un coup, les orteils dans l'herbe fraîche du jardin. Ne fais surtout pas de bruit. Je tremblais d'excitation. Dehors en pleine nuit. Pour traverser le jardin. C'était la première fois que personne, absolument personne ne savait où j'étais et ce que j'étais en train de trafiquer. La main d'Elisa fourrée dans la mienne pour me rassurer. Pas broncher. Il n'y avait qu'avec elle que j'osais transgresser la loi fondamentale. Partout dans l'air une brume claire et pas un souffle de vent. La lune étouffée dans un halo. On y voyait comme en plein jour, et j'étais étonnée de ne pas avoir plus peur. Si papa et maman se réveillent... N'y pense pas, ils vont pas se réveiller. Mais s'ils se réveillent... Chut... Ne fais pas de bruit. Autrement, c'est toi qui vas les réveiller. Regarde.

La lune jetait des ombres inhabituelles et les arbres, la maison, le portail, tout semblait avoir un relief bizarre. Avec Elisa, j'ai fait le tour du potager puis on est allées sous les catalpas. On s'est assises et on est restées là sans bouger. Le parfum de la nuit. Les bruits de la nuit. Des chiens se répondaient dans des jardins, loin. Les moineaux jouaient toujours avec la lampe de la rue. Quelques-uns d'entre eux sont venus boire et se baigner dans une flaque à vingt centimètres de nos pieds. Ils se secouaient les plumes en frissonnant de plaisir. Ils ne s'occupaient pas du tout de nous. On restait comme des statues et on n'existait pas.

Et puis, d'un seul coup, Elisa a déroulé un bras, à

toute vitesse, comme une langue de caméléon et quand la langue est revenue, il y avait un petit moineau bien serré dans sa main, avec juste le haut de sa tête qui dépassait et palpitait entre ses doigts.

C'est à ce moment-là que la flaque s'est illuminée et on s'est retrouvées dans le faisceau des phares. C'était monsieur Brousse qui manœuvrait sa voiture pour la garer. Monsieur Brousse était le voisin d'en face, infirmier à l'hôpital. Il faisait souvent des services de nuit. Il avait une manie de toujours rentrer sa voiture en marche arrière. Comme ça, elle était toujours prête à partir. Les moineaux se sont évanouis et on a détalé. Il a tout vu ! Il nous a vues dans ses phares ! Il va le dire ! Mais non. Arrête. Il a rien vu du tout.

J'ai couru, couru à notre fenêtre. Affolée. Dératée. Une main d'Elisa dans une main d'Hélène. Dans une autre main, l'oiseau. Je claquais des dents, froid, froid maintenant, et le pyjama était tout mouillé aux fesses et en bas des jambes et à tous les endroits où il avait touché le sol, et je me serais évanouie presque de peur à l'idée que les parents étaient peut-être dans la chambre à attendre, mais heureuse comme un héros.

Sous la fenêtre, Elisa a desserré ses doigts et on a vu l'oiseau immobile, tout mou, et la tête de l'oiseau qui pendait sur le côté et le sommet de son petit crâne était tout défoncé, avec l'empreinte d'un pouce en creux dans les petites plumes courtes. Elisa avait un sourire glacé sur les lèvres. Je me suis glissée dans mon lit en tremblant et je n'ai plus bougé.



Il était quatre heures du matin.

Personne n'avait rien vu.

Ce soir-là, j'ai compris deux nouvelles vérités très importantes. Premièrement, je pouvais mener une vie secrète dont personne ne savait rien ; deuxièmement, Elisa était capable de tout.



Je me lève en même temps qu'elle. Ce matin comme tous les autres. A sept heures, tous les jours, après bonjour, bien dormi, on fait assise silencieuse, l'une en face de l'autre, à la table de la cuisine. Sérénité de courtoisie. On ne voudrait pas que la journée commence mal, alors on ne cherche pas à savoir ce que l'autre a au fond de la tête. Ça dure deux minutes et maman se lève pour préparer le plateau de papa.

Je ne sais pas trop pourquoi on n'arrive pas à se parler. C'est comme ça. Elle est gentille et droite, et prête à tout pour me faire plaisir. Et moi pareil. Je lui couperais volontiers sa viande et je lui mettrais les petites cuillères dans la bouche, je lui masserais les pieds et je resterais à lui lire des histoires si elle était trop vieille et qu'elle en avait besoin, oui, quand elle en aura besoin. Mais se parler, non. C'est depuis l'anniversaire de mes cinq ans. Le coup des moineaux rôtis, on ne pouvait pas pardonner et on ne pouvait pas ne pas pardonner. Et l'arrivée d'Elisa, en même

temps, puis l'invasion des petites, ça nous a dépassées. Suzie Maretti n'a plus jamais ramassé les miettes, on n'a plus jamais regardé les oiseaux toutes les deux, et on s'est cousu la bouche.

Mais de quoi on pouvait bien parler, avant ?

Après le petit-déjeuner, je récupère toutes les miettes et je les emporte en douce pour les mettre sur le rebord de la fenêtre de ma chambre. Il y a un moineau qui fait une sale tête parce qu'il attend depuis un moment, et on se regarde dans les yeux. Une femme marche dans la rue, la tête tournée vers la maison, et on se regarde dans les yeux, et j'attends qu'elle soit passée pour ouvrir la fenêtre et faire ce que j'ai à faire. Je ne peux pas blairer les gens qui essaient de faire intrusion dans ma vie.

Dépassées. Débordées. Submergées.

Suzie Maretti, à partir de mes cinq ans, n'a plus arrêté de faire des petites. Annette, Laure, Muriel, Chantal, je m'y perdais dans les prénoms à mesure qu'elles arrivaient. Anne, Laurette, Myriam, Chantelle. L'émoi d'amour, l'espèce de sentiment qui aurait dû naître en même temps qu'elles et me faire éprouver qu'on était toutes du même sang, ça n'est pas venu. Il n'y avait pas la place.

Heureusement, Elisa. Moi toute seule, je n'aurais pas su mettre au point ma tactique qui tient les autres à distance, qui met à l'abri des petites obscénités secrètes que dévoilent les objets qu'on laisse traîner dans une maison où il y a trop de monde : lotion contre la chute

des cheveux, pommade anti hémorroïdes, soutien-gorge 100D, couches à tremper dans la lessiveuse, reste de lait aigre au fond d'un biberon, déodorant pour les pieds, slip kangourou en coton aussi grand qu'un cabas, et ne pas imaginer, là-dedans, quoi que ce soit... Partout dans la maison, la promiscuité renvoyait les uns à l'intimité des autres. Il n'y avait plus un coin de jour pour être tranquille avec un monde à soi et un soi-même.

Achille rentrait de plus en plus tard du travail. Il préférait traîner en haut des arbres à fixer des antennes télé pour les gens, plutôt que de jouer le rôle du *tout seul* dans cette maison pleine de filles. Il grimpait aux troncs presque en courant, le râteau d'antenne arrimé dans le dos, la pince de crabe d'un côté, la spatule de l'autre, pour s'accrocher à l'écorce. Les clients appréciaient. En plus du service, ils avaient le spectacle pour le même prix. Ils se passaient le mot entre eux : ah, je te jure, faut le voir pour le croire ! Il grimpe à une vitesse ! Et tu regarderas ses mains. Et ben, même avec des mains pareilles, il est adroit comme un singe. Achille Maretti avait de la demande et une affaire florissante. Plus le commerce marchait, moins on le voyait à la maison et plus il avait soif.

Un jour, il est tombé d'une cîme. Il a glissé de sa branche et il a chuté d'au moins dix mètres, direct. Plaf. Il s'est écrasé sur le sol comme une crêpe. C'était au mois d'octobre. Il avait beaucoup plu et le sol était tendre et boueux. Achille s'est relevé complètement

sonné, il a dit qu'il y avait la marque de son corps tout entier en creux dans le sol, les bras écartés, comme dans la neige. Rien de cassé. Pas une égratignure. Mais il a fallu quand même le docteur pour enlever toute la terre qui remplissait au ras bord ses deux oreilles jusqu'aux tympans. Cet accident a refroidi la clientèle et le bruit a commencé à courir que Maretti avait un penchant pour la boisson, et que ce métier-là, c'était pas fait pour des gens comme ça, et qu'on prenait des risques à l'embaucher, c'était une responsabilité quand même et s'il arrivait quelque chose de grave... Achille a eu de moins en moins d'antennes à poser. Mais il n'était pas du genre à se laisser écraser pour si peu. Il a dit à maman : s'ils me veulent pas chez eux, et bien je travaillerai chez moi. Et il a trouvé un nouveau métier : réparateur de télé.

C'est incroyable tous les ennuis que les gens pouvaient avoir avec leurs télé. Dans la maison, le flux et le reflux ininterrompu des appareils ont commencé tout de suite. Il y en avait partout, dans le couloir, dans la salle à manger, éventrées, des tubes cathodiques sur la table, des panneaux pleins de fils électriques de toutes les couleurs qui donnaient envie de tresser des scoubidou, - Ne touchez pas à ça ! Ya du 1000 volts là-dedans ! - des notices, des manuels d'électronique. Les affaires ont refléuri. « Il est adroit comme un singe. » Ça, les clients s'en souvenaient. Ils sonnaient au portail tout le temps. Achille cueillait les téléviseurs dans les coffres des voitures et il les rendait

sur le trottoir. Jamais, jamais, il n'a laissé un seul client passer le portail. Plus le téléviseur était mal en point, plus il était content. Les défis l'excitaient et lui donnaient de plus en plus soif. Achille s'asseyait tous les matins, à neuf heures et demie, à la table de la cuisine pour se « requinquer » avec un verre de « dégrissant ». Son dégrissant, c'était un vin rouge ordinaire qu'il achetait en cubi à la supérette. Puis, il enchaînait les verres toute la matinée, et il réparait ses télévisions tant bien que mal en mâchonnant sa moustache et son mégot de cigare. Après le repas de midi, il passait à la bière et il en buvait jusqu'au soir. Jamais rien d'autre que de la bière ou du vin.

Achille à la maison, tout le temps, tous les jours, pour nous toutes, c'est devenu de plus en plus difficile de respirer.

Assez rapidement, on a découvert que les verres de vin libéraient un deuxième Achille, féroce, mauvais, qui s'était tenu jusque là bien caché derrière celui qu'on connaissait. Un deuxième Achille qui s'amusait à dérégler le mécanisme bien huilé que le premier avait mis en place pour que la vie tourne rond. Le deuxième Achille saccageait sa vie, puis, très insensiblement, il saccageait la vie de ceux qui l'entouraient. Le deuxième Achille nous faisait encore plus peur que le premier. Avec lui, tout s'emballait. Il riait fort, tout seul, devant une télé démontée. Il rôdait des nuits entières dans la maison, en parlant tout haut et en faisant tomber des objets qu'on entendait se briser sur le carrelage. Il

tripotait Suzie dans la cuisine, puis il se tournait vers moi : qu'est-ce que tu regardes, comme ça ? File dans ta chambre ! Je filais. Certains soirs, il disparaissait, il faisait la tournée des bars et rentrait dans la nuit, en bousculant les meubles.

Suzie ne protestait pas, elle ne se plaignait pas. On aurait dit que son corps tout entier cherchait son souffle, qu'il était en fer mou et qu'il avait de moins en moins la force de protéger, à l'intérieur de lui, la personne malheureuse qu'elle devenait. Par moment, elle avait un sursaut. Elle se levait en plein milieu d'un repas, elle nouait un foulard sur sa tête. Où tu vas ? Je m'en vais. Tout se serrait dans mon ventre. Il tournait autour de la table de la cuisine et il la retenait par le bout de son foulard juste avant qu'elle passe la porte. Non. Reste. Elle dénouait son foulard. Il se tournait vers moi triomphant, en mâchant sa moustache, comme un âne qui mâche un chardon. Qu'est-ce que tu as, toi ? Finis de manger et file dans ta chambre ! Je mangeais. Je filais.

Heureusement, Elisa.

Plus je grandissais, plus on était comme les deux doigts de la main. La pince de crabe de papa. Il fallait qu'elle soit forte. Je l'aidais à s'endurcir.

- Tu as une lettre, dit maman, en entrant dans ma chambre.

Elle pose la lettre devant mon nez, à côté du clavier. Sur l'enveloppe, en gros, en gras, en bien visible, à crever les yeux : CRPD, Cabinet de



Recherche des Personnes Disparues. En toute discrétion. Ils avaient dit en toute discrétion ! Tu parles !

- Qu'est-ce que tu veux manger à midi. ?

- Pas grand chose, tu sais.

- Mais pour ton anniversaire, on peut faire un petit extra, non ? demande maman.

*Tu n'as qu'à faire des ortolans.* Je me retiens. Ce serait pas juste de m'en prendre à elle. Si ça ne tenait qu'à moi, trois paquets de cookies, deux plaques de chocolat et un tonneau de bonbons feraient parfaitement l'affaire, mais je la connais : elle a déjà prévu le menu depuis au moins une semaine. Et on sait toutes les deux que j'ai vingt kilos à perdre depuis au moins quarante ans.

- Oh... Fais ce que tu veux. Mais léger, hein ? Tu sais que je ne dois pas trop manger.

- Mais oui. T'inquiète pas. Ça te dirait du canard laqué avec des petits légumes sautés ?

*Et si je dis : Non. Si je dis : je préfère juste une petite salade, tu vas les mettre au congélateur toutes les victuailles que tu as déjà achetées, préparées, précuites ?*

- C'est parfait.

Canard laqué et petits légumes sautés, c'est l'intermède diététique. On sait toutes les deux qu'avant le canard laqué, il y aura les deux entrées, et après les petits légumes, il y aura le fromage, et après le fromage, le gâteau, et avec le café, la boîte de biscuits. On sait toutes les deux que si je me mets à table, je

baffre. Je ne peux pas m'en empêcher : devant la mangeaille, il faut que je me remplisse le ventre. Le problème c'est qu'il est jamais plein, il reste toujours des creux quelque part. Je bourre les interstices avec les biscuits d'apéro qu'elle laisse sur la table, avec les cacahuètes. Avec le pain, je fais des miettes de croûte tout autour de mon assiette et je mange la mie. Mais ça colmate jamais assez. Après, je compte les kilos. Ça ne fait rien, elle en rajoute. Un bol d'amandes chocolatées, elle les a achetées pour le café, elle a failli oublier de les sortir. Un repas d'anniversaire, c'est un repas d'anniversaire et on n'est pas des pingres.

- Bon, et bien je vais aller me mettre à la cuisine.

- Tu veux que je vienne t'aider ?

- Mais non. T'inquiète pas. C'est rien à faire.

Dix fois par jour au moins, dans le peu de mots qu'on échange, maman trouve le moyen de glisser : t'inquiète pas. Pour le coup, j'ai l'impression que c'est plutôt elle qui s'inquiète. Au lieu d'y aller, elle reste là, les bras ballants, à faire le tour de la chambre du regard. Et paf, comme par hasard, le regard tombe sur la grande enveloppe kraft qu'elle a posée sur mon bureau. Elle lâche un soupir.

- Encore tes histoires...

- Ecoute, laisse-moi. C'est pas le moment, là. J'ai deux cents copies à corriger.

Elle n'insiste pas. Elle sort avec les sourcils en haut du front. Les copies à corriger, c'est mon arme secrète. Les sourcils en haut du front, c'est l'arme secrète de

Suzie qui a toujours fait craquer Achille.

Achille, certains jours où il n'avait pas le vin mauvais, avait des montées impudiques, des attendrissements amoureux : elle est mignonne, hein, votre mère ? C'est le grand amour de ma vie, je l'ai aimée comme un fou dès que je l'ai vue... Il taquinait Suzie comme un petit lutin lubrique. Sa pince impatiente essayait de s'accrocher aux rondeurs. Ces démonstrations devant les enfants mettaient Suzie mal à l'aise, nous encore plus, et Achille adorait ça. Regardez, regardez, hou, ça y est, elle est énervée, là, elle va mettre les chapeaux de gendarme. Les chapeaux de gendarme, c'était le code qui permettait de déchiffrer Suzie. Quand elle était émue, ses deux sourcils se relevaient en carré, haut sur son front et dessinaient deux petites toques plates : les chapeaux de gendarme. Suzie cachait toujours ses émotions. Elle pouvait faire la roue en maillot de bain sur une plage, chanter des chansons paillardes avec les enfants dans la voiture, faire le pitre à table avec les huîtres le soir de Noël, mais montrer ses sentiments, non. C'était comme montrer ses fesses. Qu'elle soit vexée, ravie, heureuse, en colère, intriguée, agacée, Suzie aurait bien aimé faire en sorte que personne n'en sache rien. Mais elle était trahie par ses sourcils. Les chapeaux de gendarme ! Libre aux autres de l'interpréter comme bon leur semblait. Il fallait beaucoup de finesse pour deviner le langage des chapeaux de gendarme.

Elle les sort encore de temps en temps. Mais moins

souvent qu'avant. Soit elle contrôle mieux. Soit elle éprouve moins.

Je décachette l'enveloppe aussitôt qu'elle est dehors. Comme je m'y attendais, il n'y a rien d'intéressant. Veuillez trouver ci-joint la facture détaillée... Frais de recherches, frais de dossier, frais de facturation. Je ne prends même pas la peine de lire jusqu'au bout.

Beaucoup de frais pour pas grand chose.

C'est juste une blague je te dis. Allez, je t'assure, il en saura jamais rien. Allez, t'as autant envie que moi de te payer sa tête. Alors, arrête de faire semblant. Madame Sainte Nitouche. Madame Le Long Bec. Tu crois que je le sais pas que tu as autant envie que moi ?

A partir d'un certain âge, je ne discerne plus très bien laquelle des deux, d'elle ou moi, a eu comme ça des coups de génie. Elisa ou Hélène, elle ou moi, les deux doigts de la main pointés sur lui. Les atouts de l'adolescence donnaient de l'assurance. C'est devenu le temps de la vengeance. C'est devenu dur et sarcastique.

En apparence, on faisait mine de l'ignorer. Bonjour, bonsoir, lui claquer une bise dans l'air, juste du bout des lèvres, matin avant de partir au collège et soir avant d'aller dormir, on pouvait pas y couper, mais rien d'autre.

Ne lui parle plus, d'accord ? Ne le regarde pas. Ne lui dis plus un seul mot. Ne le touche pas. Ne respire

pas quand tu lui fais la bise. Tu entends ? Il pue le cigare et la vinasse. Retiens ta respiration. Sinon, ça rentre à l'intérieur de toi. Quand tu sens l'odeur, c'est qu'il y a des particules dans l'air. Si tu les respires, elles vont dans tes poumons, et puis dans ton sang, ton foie, tes muscles. Partout. Tu ne veux pas l'avoir dans ton sang, hein ?

Fais comme s'il n'existait pas. Même si tu sens les choses dans ton cœur, prêtes à exploser, c'est toujours lui qui gagnera. Sauf s'il n'existe pas. T'entends ? Alors, dis-toi ça tous les jours : il n'existe pas.

En dessous, en creux de cette indifférence, il existait tellement qu'on ne pensait qu'à lui, on était obsédées à remplir un cahier des charges où il fallait faire tout le contraire de ce que son autorité préconisait. On passait le temps à inventer des désobéissances et des vacheries discrètes contre lui, en attendant le jour où on serait assez fortes, assez courageuses, pour passer à l'acte.

Fête des pères. Le dessin colorié aux *Caran d'Ache* comme une aquarelle, je ne sais pas quelle tête a eu l'idée, je ne sais pas quelle main tenait le crayon... A la tienne, à la mienne, Elisa et Hélène confondues. On était une seule cervelle, c'était la même main.

On l'a fait à deux. Je savais plus rien faire toute seule. Au départ, une photo, sur une page arrachée d'un magazine scientifique dans la salle d'attente du dentiste, a servi de modèle. C'était un cliché en couleurs réalisé avec un microscope électronique. Il

représentait des cellules hépatiques provenant du foie d'un alcoolique atteint de cirrhose. Il suffisait de le quadriller et de le recopier, carreau par carreau, méticuleusement. Un travail de fourmis noires qui a demandé deux soirées entières. Après, on a sucé les mines des *Caran d'Ache*, on a mélangé les tons, fabriqué des ocres, des roux, des bruns pour les contours, des touches vives avec les rouges...

Regarde les petites billes noires, on dirait des yeux. Oui, des yeux, c'est marrant non ?

Le résultat final donnait une espèce de composition abstraite, plutôt psychédélique, dans laquelle il était évidemment impossible de discerner quoi que ce soit du modèle original qu'on avait brûlé au fond du jardin. Sur le plan artistique, notre cadeau de fête des pères était à la hauteur. Il y avait de quoi être fières. En fin de compte, on avait bien réussi notre coup et produit une de ces œuvres dont papa aurait pu dire qu'il en voulait même pas pour se torcher le cul, si ce n'était pas un cadeau en provenance de sa progéniture. Il y avait plein de choses dont il ne voulait pas. La soutane du curé, j'en voudrais même pas pour m'essuyer les pieds. Johnny Hallyday, j'en voudrais même pas pour me cirer les bottes. Brigitte Bardot, j'en voudrais même pas pour passer la serpillière. Du caviar, j'en voudrais même pas pour filer à mon chien. D'ailleurs il n'avait pas de chien.

Regarde bien la tête qu'il va faire. C'est un cadeau. Il peut pas faire autrement. Regarde-le bien dire merci,

en mâchant sa moustache. Attends. On n'a pas fini. Va chercher une grande enveloppe dans le tiroir du bureau. Va chercher un citron à la cuisine. Fais attention que maman ne te voie pas.

A l'encre de Chine, tu écris : Bonne Fête Achille. En gros. En noir.

A l'encre sympathique, tu écris : Beau Foie d'Alcoolique. En bas de l'enveloppe.

Tout le monde a admiré le chef-d'œuvre.

Lui parler à l'encre sympathique, en lettres invisibles, c'était tout ce qu'on pouvait faire. *Imagine un peu la tête qu'il fera le jour où le dessin prendra un coup de chaud.* Rappelle-toi, toujours attaquer en douce, comme ça, jamais de front.



Tout est prêt. Elle a mis le couvert sur la grande table de la salle-à-manger, avec une nappe brodée. Pas blanche mais paille. Elle sait que ça a plus d'allure. C'est moi qui lui ai dit, il y a longtemps, et j'apprécie qu'elle s'en souvienne le jour de mon anniversaire. Trois anémones dans un vase, mais surtout pas un gros bouquet qui serait vulgaire. Et puis, un couvert ordinaire, parce qu'il ne faut pas en faire trop. Ça gâche l'harmonie. Elle l'a lu un jour dans un magazine et ça l'a marquée.

Je remarque aussi qu'elle a trouvé le temps entre deux cuissons de se mettre sur son trente-et-un et qu'elle a des boucles sur le front. J'aime maman. Je la connais par cœur. J'espère qu'elle n'a pas passé la matinée à cuisiner avec des bigoudis sur la tête juste pour m'honorer le jour de mes soixante ans. J'espère qu'au moins, ça lui fait plaisir de s'occuper un peu d'elle-même, de se faire belle, de se tenir un peu plus droite, d'avoir l'air de quelqu'un. Elle a toujours fait

des efforts comme ça : discrètement, juste pour montrer qu'elle a compris. Des petites attentions à sa mesure pour montrer l'importance, pour montrer qu'elle ne rechigne pas à changer des habitudes, à l'occasion, sans qu'on ait besoin de réclamer. Même à l'âge que j'ai, ça me fait encore du bien quand elle veut me surprendre.

Sur la table, il y a trois couverts.

- On a de la visite, elle dit.

- De la visite ?

- Attends, c'est la surprise, elle dit. Et elle se dirige vers le couloir, avec un air un peu chiffon et pas trop sûre d'elle, et les chapeaux de gendarme au garde-à-vous, qu'elle essaie de ne pas me montrer.

Une visite ? Dans l'ensemble, on ne voit pratiquement personne. Nous trois et personne d'autre. C'est pas nouveau. Même avant toutes ces histoires, quand la famille était au complet, on est toujours restés entre nous. C'est comme ça. Chez les Maretti, on boit l'apéro entre nous. On a toujours fêté les anniversaires entre nous. Elle le sait bien quand même. Les rares invitations, ça a toujours tourné au vinaigre. Alors bon sang, qu'est-ce qui lui prend tout d'un coup d'inviter quelqu'un ? Qui ?

Un jour, le deuxième Achille est arrivé à la maison vers dix-huit heures, en claironnant : *On a de la visite*. Fier. On aurait dit qu'il venait de gagner le championnat du monde ou qu'il avait invité le président de la République. C'était une mauvaise

période. La réparation de téléphones ne rapportait plus comme avant. Il y passait moins de temps et imposait à ses clients des délais de plus en plus longs. Le téléphone sonnait tous les jours pour des réclamations et c'est Suzie qui répondait à la place de son mari, dont la réputation battait à nouveau de l'aile. S'il était un peu moins souvent au bistro, peut-être que ça irait plus vite. Vous savez que l'autre jour, il ne savait même plus ce qu'il avait fichu de mon tube cathodique, il a mis plus de quarante-cinq minutes à le retrouver. Dans tout ce bazar, c'est pas étonnant.

Lui, il répétait tous les jours qu'il en avait jusque là de tous ces cons qui le harcelaient avec leurs téléphones. S'ils étaient pas contents, ils avaient qu'à aller voir ailleurs. Et qu'est-ce qu'ils croyaient ? Qu'il avait que ça à faire ? Et bien non. Il allait trouver autre chose. Et ça n'allait pas traîner. On pouvait le croire.

*On a de la visite.* Le type qui le suivait n'était pas le président de la République, mais le directeur de la supérette qu'Achille avait embobiné et convaincu de la nécessité d'installer un système de caméras de surveillance dans son établissement.

Ils se sont installés dans la salle-à-manger, Achille a entassé contre le mur toutes les télévisions qui traînaient sur la table, et il a servi à chacun une rasade généreuse de vin cuit et ils ont commencé à parler affaires en se faisant des politesses. Le deuxième Achille se comportait tout le temps comme s'il ignorait les deux règles fondamentales du premier : on ne doit pas se

faire remarquer, on ne doit pas fréquenter les gens du dehors. Ce soir-là, il était excité et bavard et il faisait des manières sucrées, comme s'il voulait prouver sa haute sociabilité. *Tu resteras bien « dîner » avec nous ?* A la maison, on ne disait pas déjeuner, on ne disait pas dîner, on disait à table, on mangeait et on faisait pas de manières. Dîner, ce n'était pas un mot de chez nous.

Le directeur de la supérette s'appelait Jean-Charles. Il était beaucoup plus grand et à peine plus jeune qu'Achille. Il portait une sorte de chemisette vert-bouteille sans col, ouverte sur son torse, et des lunettes de soleil qu'il a enlevées en rentrant pour les glisser dans sa poche de poitrine. Un homme comme on n'en avait jamais vu à la maison. Un homme avec de longs poils dorés sur les bras.

Quand on est passés à table, il a fait exactement comme s'il n'avait rien mangé depuis trois semaines. Suzie avait mis les petits plats dans les grands. Chaque fois qu'elle en ramenait un, il s'extasiait sur ses talents de cuisinière.

- Dis donc, tu as de la chance, toi, avec toutes ces femmes à la maison, il a dit en me regardant. Mais tout le monde a compris qu'il ne me parlait pas à moi. Qu'ils parlaient entre hommes.

- Ça, tu peux le dire, saperlipopette ! a répondu le deuxième Achille avec un clin d'œil dégoûtant, sans se rendre compte que saperlipopette ne convenait pas pour remplacer ses jurons habituels.

Elisa et moi tout près de Jean-Charles, à table. On

avait des grelots de princesse plein la gorge qui nous coupaient l'appétit, et les poils qui se dressaient sur les cuisses. Cet homme à notre table, c'était la plus belle chose qui nous soit jamais arrivée. On le mangeait des yeux et on ne se sentait plus. Il ne regardait pas du tout les petites mais Elisa et moi, on l'intéressait. Il s'est penché. Il a posé sa grande main toute légère sur mon bras. Il a demandé dans quelle classe on était, et ce qu'on voulait faire quand on serait adulte. Dans ma tête, j'étais en train de me jurer d'aller faire les courses tous les jours à la supérette quand je serais adulte, même pour rien acheter, même juste pour voir s'il y avait de nouveaux articles dans les rayons.

Vers la fin du repas, le deuxième Achille était un peu plus éméché. Il rigolait et parlait fort. Il avait le blanc des yeux tout rouge, mais dans l'ensemble, il se tenait. Suzie trafiquait dans la cuisine pour montrer qu'elle était une bonne maîtresse de maison. Personne ne voulait se lever pour aller l'aider car c'était trop passionnant d'avoir un invité. La cuisse de l'invité était appuyée toute chaude contre ma cuisse sous la table, et je ne savais pas s'il s'en était aperçu, ni s'il ressentait de l'électricité partout sous la peau comme moi, tellement fort qu'elle faisait vibrer Elisa autant que moi. Il s'est tourné vers moi une deuxième fois et il a dit :

- Si tu cherches un petit boulot pour cet été, viens me voir à mon bureau.

J'ai répondu : *j'ai envie de vous embrasser*. Pas avec des mots, mais juste en le regardant intensément, comme

dans les films. Et j'ai vu dans ses yeux qu'il avait compris et qu'il répondait : moi aussi, j'ai envie de t'embrasser. Mais l'affaire a tourné court.

C'est là qu' Achille numéro un a refait surface :

- Qu'est-ce que tu racontes ? Elle a pas besoin de travailler l'été. Dans cette famille, les enfants, ils travaillent pas !

Jean-Charles ne connaissait sans doute que le deuxième Achille, il n'avait jamais eu affaire à l'autre. Il n'a pas compris tout de suite que c'était sérieux, qu'il valait mieux ne pas trop insister.

- Oh, je sais ce que c'est les jeunes ! Tout le monde a envie de gagner son indépendance.

- Et bien ici, on fait pas comme tout le monde, a dit Achille d'une voix glacée. Ici, les jeunes, ils gagnent pas leur indépendance. Leur indépendance, ils l'auront quand ils auront fini d'être jeunes.

- Mais même sans ça, elle peut bien se faire un peu d'argent de poche, non ?

- Tu veux dire que je suis pas capable de subvenir aux besoins de mes enfants ? C'est ça ?

- Mais pas du tout. Je veux juste dire que les jeunes, c'est les jeunes. Ils ont tous besoin d'indépendance. Et gagner un peu leur argent pour acheter ce qui leur fait envie, ça leur fait pas de mal. Tu devrais...

- Et moi, je te conseille de te mêler de tes oignons. J'ai pas besoin qu'on vienne m'expliquer ce que je dois faire chez moi avec ma famille. T'as compris ?

- Ecoute. Je me fiche de ta famille. Tout ce que je dis,

c'est...

- Non, non. Tu dis rien du tout. Puisque tu t'en fiches de ma famille, t'as qu'à foutre le camp. Tout de suite.

Jean-Charles s'est levé, très dignement. Après avoir remercié Suzie pour ce fabuleux repas, il est sorti sans dire au revoir pendant qu'Achille, debout, accroché au dossier de sa chaise, continuait à vociférer :

- C'est ça. Et surtout, que je te revois pas dans les parages, tu m'entends ? Parce que j'aurai pas la flemme de venir te faire un scandale au magasin, tu peux me faire confiance.

Puis, quand l'autre a été sorti, Achille a pointé son mégot puant vers moi :

- Toi, t'avise jamais de foutre le bordel à la maison avec tes histoires d'indépendance, sinon tu auras de mes nouvelles.

Dans la chambre, on y a filé avant qu'il le dise. Mortifiées. Honteuses. Humiliées jusqu'aux dents. Je voulais l'éliminer. Des vipères dans ses bottes. Du poison dans son vin. Elisa avait une autre idée : Partir. Aller chez Jean-Charles et lui demander de nous cacher chez lui. Jean-Charles, c'était un homme qui nous comprendrait, qui saurait s'occuper de nous.

Maman revient avec la visite et pour une surprise, c'est une surprise. En fait d'invité, elle a réussi à convaincre papa de venir à table avec nous. A extraire papa de son lit et à le coller dans son fauteuil roulant et elle le pousse jusqu'à la table. Elle cale l'engin. Elle met le frein. Le troisième couvert, c'est lui.





Poignet coincé dans mon poing serré, je traînais Elisa. Elle ne résistait pas vraiment. Elle faisait le corps mort. Elle se laissait tirer. Lourde comme un pneu de tracteur en train de couler. Dans les moments comme celui-là, je l'aurais découpée en rondelles, je la trouvais carrément insupportable. Allez ! Dépêche ! Tu sais qu'on a pourtant pas de temps à perdre. Dans dix minutes le jour se lève. Bon sang, Elisa, réagis. Qu'est-ce qui t'arrive ? Il nous reste encore au moins un kilomètre à faire avant d'arriver à la maison. Allez ! Secoue-toi un peu, quoi !

Elisa reniflait. Elle pleurnichait en silence, sans que ça dépasse de ses yeux, et il n'y avait rien qui m'énervait plus que de la sentir dans cet état.

J'avais. Je la remorquais. Elisa, il faut se dépêcher. Mais qu'est-ce que tu as encore à faire des histoires ? Rien. Tu le sais ce que j'ai. J'en ai marre. Marre. Je suis fatiguée. Je ne veux plus marcher. Je veux qu'on s'arrête. Je veux pas rentrer. Non. On

s'arrête pas. T'as compris ? Tu fais un effort et tu marches. Et tu arrêtes de pleurnicher. Tu m'énerves. C'est moi qui commence à en avoir assez. Carrément assez de toi. Qu'est-ce que tu veux, ? Rester là, au bord du fossé, imbécile ? C'est ça que tu veux ? Et après ?

Depuis combien d'années je me la trimballais comme ça partout ? Comment lui dire qu'il y avait des moments où sa présence devenait vraiment encombrante ? Elle avait beau être Elisa, dans ces moments-là, je la détestais. Mais c'était de sa faute. Je la détestais parce qu'elle se rendait détestable. Là, je l'aurais tuée, tellement elle refusait d'y mettre du sien. On aurait dit qu'elle faisait exprès de traîner des pieds cette garce, et moi je savais très bien ce qui allait arriver. On serait en retard. Et qu'est-ce que tu crois qu'il va se passer s'ils sont levés avant qu'on rentre, hein ? Je te préviens, c'est toi qui t'expliqueras avec papa.

L'idée d'expliquer à papa qu'il n'avait trouvé personne dans la chambre parce qu'on avait fait le mur pour rejoindre Jean-Charles qui nous avait déniaisées dans les dunes, ça l'a motivée un peu, c'est sûr, et elle a accéléré, en recommençant à rouspéter :

- C'est un sale type..

- D'accord, c'est un sale type Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? De toutes façons, s'il nous prend en train de faire le mur, je peux te dire qu'on va se recevoir une belle raclée, alors avance.

- Ce n'est pas de lui que je parle. Jean-Charles est un sale type.

J'ai accéléré en tirant plus fort sur son bras pour lui arracher, et pour qu'elle se taise, et en la secouant, et en me retenant de lui envoyer une bonne gifle. Et bien, fallait pas venir. T'avais qu'à rester au lit. Qui c'est qui a eu l'idée ? Elisa ne disait plus rien mais elle continuait à se plaindre à l'intérieur. Tous les traits de sa figure étaient descendus d'un centimètre. Si tu te voyais ! On dirait un vieux cocker. Tu crois que ça va arranger quelque chose de faire ta tête de chien.

Franchement, cette fois, j'étais en colère après elle. Madame faisait la pas consentante maintenant, mais ça marchait pas avec moi. Elle était bien contente, quand on était arrivées chez Jean-Charles à une heure du matin, qu'il nous fiche pas à la porte. Et elle était bien contente qu'il nous traite pas comme des gamines.

- On va faire un tour ? On va voir la lune se lever sur l'océan ?

Jean-Charles, c'était un homme qui savait vivre ! Et en roulant vers la côte dans sa MG, le toit replié, la tête renversée vers les étoiles, et Pink Floyd dans l'appareil à musique, on avait l'impression de se rendre à une fête qui aurait commencé depuis des siècles et qui ne se finirait jamais. Je sais très bien ce que tu penses. Mais Jean-Charles, il n'a obligé personne !

Tout ce qu'il avait fait, c'est ce qu'on voulait qu'il fasse. J'en revenais pas qu'elle se rende pas compte, qu'elle ait autant de mauvaise foi. Toutes seules dans

les dunes en pleine nuit, avec un type de quarante ans, non, elle se rendait pas compte. Qu'est-ce qu'elle croyait ? Qu'il allait lui demander une autre fois si elle avait des bonnes notes au collège ? Qu'il allait lui donner des bonbons ? Jouer à cache-cache ? Dans la vie, à un moment, il était temps de choisir si on voulait rester une gamine ou non. Et bien ce soir, on avait choisi. Et bien, des fois, dans la vie d'adulte, il arrivait ce qui était arrivé. C'était pas la peine d'en faire un drame. Il l'avait violée, oui ou non ? Non... Il avait été correct. Il avait été gentil. Il avait demandé. Poliment. Non ? Et c'était pas de sa faute si on n'avait pas été complètement emballées quand il nous avait montré son machin. Il s'attendait certainement pas à ça. Et même, il aurait pu se vexer ou se mettre en colère. Non. Il avait juste insisté. C'est comme ça les hommes, madame la gourde. Ça insiste. Mais madame, tout d'un coup, elle avait au fond de la tête l'idée qu'elle *n'avait pas envie de rester avec ce type*. Il fallait y penser avant. Quand on est venue de son plein gré dans les dunes en pleine nuit avec un homme de quarante ans, c'est trop tard pour pas avoir envie de rester.

Tu lui as dit que tu avais pas envie de rester ? Non ! Alors tu te tais. Et tu te dépêches.

Cette nuit-là, dans les dunes, après que Jean-Charles m'ait retournée dans tous les sens sur une couverture, Elisa s'est échappée. Elisa s'est retirée dans un coin et elle est restée cachée à faire sa tête de

cochon. Pendant plus d'une heure, il l'a cherchée. Allons, ne fais pas l'enfant ! Où tu es ? Il a fini par la trouver, là, dans le blockhaus. Un petit tas d'habits roulés en boule. C'était elle. Elle était blottie en rond dans un coin, sur le sable humide. Sa tête rejetée en arrière et sa bouche entrouverte. Elle avait l'air morte. Elle lui avait fichu une de ces trouilles ! Et puis, à force de retenir la sienne, il a entendu sa respiration. Allons, lève-toi. Je vais te ramener.

Et moi, pendant une heure, sans Elisa, j'avais vraiment eu peur .



Au bout de la table, coincé dans son fauteuil roulant et le nez sur son assiette, papa a l'air inoffensif et plutôt en forme. Il a le teint des bons jours mais il ne me faut pas longtemps pour deviner, dans son œil, que quelque chose de sérieux est en cours de préparation.

Maman fait son numéro des sourcils en l'air. Elle s'efforce de passer les plats avec naturel et élégance, pendant que papa chipote dans son assiette en broutant sa moustache avec l'air de réfléchir. Il est clair que ces deux-là mijotent quelque chose. Je la sens tendue, mais pas renfrognée. Elle essaie même de détendre l'atmosphère et tombe à côté :

- Dis donc, soixante ans ! Tu n'es plus toute jeune.

- Et toi ? Tu es toute jeune, peut-être ? dit papa.

J'ai ma serviette brodée sur les genoux, une patte d'écrevisse à la nage dans le bec, et je me façade impassible. Ne pas bouger. Ne pas broncher. Mâcher. Avaler. Ruminer, puisque c'est mon anniversaire. J'ai

beau avoir soixante ans, quand papa a ce regard, j'ai des courts-circuits dans la cervelle et je dois faire attention à ce que je dis car sortir le moindre mot intéressant devient difficile.

Se taire. C'est en se taisant, toutes ces années, qu'on est parvenu à s'entendre, à se côtoyer. D'ailleurs, comment trois personnes aussi divergentes auraient-elles pu se réconcilier, former un cercle apaisé, en faisant autrement, après ce qui s'était passé ? Le silence est le ciment qui nous lie ensemble dans la sphère familiale. Et même quand on fait du bruit, on tâche toujours de le circonscrire dans le refuge des lieux communs. Avec maman, pas de problème. On peut parler de rien avec la facilité de l'habitude et on a nos codes pour ne pas laisser réapparaître le réel. On contourne toutes les questions qui posent un embarras qu'on trouve, somme toute, relativement satisfaisant. Avec lui, non. Depuis sa diminution, papa parle à l'économie et même avant, il ne se gaspillait pas dans les lieux communs. S'il ouvre la bouche, c'est que c'est sérieux. S'il ouvre la bouche, il juge, il ordonne, il critique ou il proscrit. Il me regarde et ouvre la bouche :

- C'est vrai que tu as soixante ans. Tu devrais penser à faire ta vie.

Non, pas question que je le laisse approcher.

Faire ta vie. Trois mots seulement pour me signifier ce qu'il pense de moi et de ma vie pas faite. Ne pas s'engager sur ce terrain miné. Répondre en surface.



Non, pas question que je te laisse apercevoir la fille brisée, celle qui a le sang sous les joues et le cœur en train de battre dans les tempes, celle qui a la peur plantée au ventre dès que tu lui adresses ta parole. Depuis le temps que je le fréquente, je suis experte pour protéger de toute complication sa gentille vieille fille obèse, qui n'a rien fait de sa vie solitaire, mais qui a fait tout ce qu'on attendait d'elle. Pas de danger qu'il devine l'existence de l'autre, là-dedans. Il faudrait des rayons X. Maman a, tout d'un coup, trouvé plus décent d'aller dresser les assiettes de la deuxième entrée. J'admire maman, et cette force qu'elle a depuis toujours de pouvoir patiner comme une artiste légère sur tous les terrains glissants. Moi, je suis trop lourde.

- Ma vie, je la fais tous les jours, papa.

- Oh, n'essaie pas de faire la maline avec moi. Je sais ce que je veux dire.

Il a le sourire. Fin du premier épisode. Je sais me taire. Que se passerait-il si, face à lui, je me mettais tout d'un coup, à dire sincèrement tout ce que je ressens au sujet de ma vie pas faite ? D'ailleurs, il n'aborde le sujet que parce qu'il est sûr que j'ai appris à me taire et que je n'y donnerai pas suite. Il a dit ce qu'il avait à dire, et il n'insistera pas pour cette fois, mais je commence à saisir qu'il n'a pas fait le déplacement de son lit jusqu'à notre table pour rien, et qu'en plus de mon anniversaire, ça risque bien être ma fête.

Le plus simple, pour désamorcer les silences encombrants, c'est quand je parle de mon travail.

Aussi, quand le foie truffé arrive sur la table, je commence à raconter l'histoire de l'étudiant qui me fait les yeux doux en espérant que je vais lui donner toutes les bonnes idées pour écrire son mémoire à sa place, après que je lui ai refusé trois fois le travail qu'il me proposait. D'habitude, c'est une histoire qui les enchante et ils suivent les épisodes que j'invente avec gourmandise, en se disant certainement que leur fille doit être quelqu'un d'important pour qu'on dépende d'elle à ce point. Mais cette fois, papa n'est pas preneur et il me coupe la parole :

- Va voir dans le garage.

J'obtempère. Ça sonnerait presque comme « File dans ta chambre », mais je me dis que je n'ai plus dix ans et que c'est mon anniversaire. Et même si le ton n'est pas très différent, ça flaire plutôt la surprise. La surprise doit être de taille. Si elle est dans le garage, c'est sans doute qu'elle ne rentrait pas dans la maison. Depuis l'accident, papa ne s'est jamais intéressé à mes cadeaux d'anniversaire. Il a toujours laissé maman s'en occuper, sans même lui demander certainement ce qu'elle choisissait et pourquoi. Cette fois, au premier coup d'œil jeté dans le garage, je sais que l'idée de ce cadeau, c'est lui qui l'avait derrière la tête, et qu'elle ne peut venir que de lui.

Ce qui a toujours manqué à Achille, dans sa maison familiale si bien remplie, c'était une présence virile, une complicité masculine, une franche camaraderie de mâles. Il aurait pu avoir un fils avec qui il serait allé à la

pêche, avec qui il aurait partagé sa caisse à outils, à qui il aurait appris à bricoler sa mobylette et à gueuler le samedi dans la salle à manger devant un match de rugby. Au lieu de ça, sa femme n'accouchait désespérément que de filles. Il lui manquait un garçon. C'est moi, l'aînée, qui ai fait office. Clé à griffe. Tournevis cruciforme. Pince. Boulon. Ecrou. Achille m'embauchait comme apprentie mécanicienne chaque fois qu'il trafiquait sous la voiture.

Moi, je tendais à chaque fois les mauvais outils, et je montrais que toutes les qualités qu'il comptait m'inculquer me faisaient défaut. Têtue comme une bourrique. Con comme une malle. Bête comme mes pieds. Bouchée à l'émeri. Il n'économisait pas les qualificatifs. Mais j'écoutais. J'observais. J'apprenais. Le soir, Elisa notait tout dans un cahier.

Les freins : pour démonter le maître cylindre, il faut d'abord extraire le vase fixé sur la partie supérieure, et débrancher les canalisations avec une clé de 10, en faisant attention à ne pas répandre de lookeed, qui est un produit corrosif pour le reste des parties mécaniques. Pour cela, vider le vase au préalable à l'aide d'une pipette. Puis, enlever les deux longues vis au niveau du pédalier, ainsi que la vis qui sert également d'axe à la pédale d'accélération. Après avoir écarté le câble d'embrayage, débranché les fils de commande des feux et la commande d'accélération, pousser le maître cylindre vers l'intérieur de l'habitacle au niveau du pédalier, où il sera facile de le récupérer.

La direction : pour changer une rotule de direction, dévisser le boulon qui est sous la rotule. On voit un joint en plastique et un contre-écrou, qu'il faut dévisser aussi. Taper avec précaution sur le côté avec un marteau pour dégripper et retirer la rotule, placer la nouvelle rotule en respectant la distance entre la fin du filetage de la rotule et le contre-écrou. Visser.

Ça peut servir. Ça peut servir, répétait Elisa en recopiant les séances de mécanique comme des recettes de cuisine, mais personne dans la famille n'avait pressenti ce qui se préparait. Personne n'avait rien vu venir. Si ça se trouve, Elisa, elle-même, tout en écrivant ses recettes mécaniques, ne préméditait pas d'aller jusque là.

Depuis l'épisode Jean-Charles, la guerre ouverte était déclarée. La raclée était tombée au retour des dunes. La plus dure qu'Achille ait jamais donnée. J'avais tenu bon. Et Elisa n'avait pas fait d'histoire. On avait encaissé sans rien raconter de ce qui s'était passé et sans dénoncer personne. Le soir, dans la chambre, écrite en gros sur le cahier, sous les recettes de mécanique, cette promesse : cette raclée sera la dernière. C'était la guerre. Achille nous avait à l'œil. On se battrait pour arracher notre liberté. Ce n'était plus qu'une question de stratégie, de patience, d'habileté.

- Tu la reconnais, non ? crie papa de sa place, assez fort pour que je l'entende, tandis que, les yeux écarquillés, je sens mon sang froid tomber goutte à

goutte dans mes chevilles.

Le cadeau que je découvre dans le garage est ahurissant et je suis attérée, stupéfiée, sonnée. J'ignore comment papa s'y est pris. Bloqué au fond de sa chambre depuis toutes ces années, comment a-t-il réussi ce tour de passe-passe ?

- Alors ? Qu'est-ce que tu en penses ?

Ce que j'en pense ? Je suis certaine qu'à cet instant précis, papa a parfaitement deviné ce que j'en pense. J'ai juste trois mots plantés dans le crâne comme trois pics à glace : il sait tout.



- Vous n'avez pas le droit, disait Elisa au vigile.

On n'était pas fières fières, au fond de nous, mais bien excitées quand même de se trouver au pied du mur. *Le plan* était en marche. Se mettre bien en vue sous la caméra de surveillance - Achille en avait installé une dans la supérette, après s'être rabiboché avec Jean-Charles devant une bière au comptoir du Longchamp - Glisser trois plaques de chocolat et un paquet de Tagada dans le sac. Là, pas trop vite. Fais semblant de te cacher. Jette des regards autour de toi comme si tu vérifiais qu'il n'y a personne dans le rayon. Passer la caisse sans achat, et voilà. Le vigile avait tout vu. Le vigile nous a arrêtées sitôt passé le portillon. Le vigile nous a entraînées dans un petit cagibi vitré. Il a dit qu'il avait des preuves sur sa télé. Il voulait fouiller le sac. Pas question.

Ne le laisse pas faire, Elisa, serre le sac sur ton ventre. Il a pas le droit de fouiller. Ne le laisse pas te

prendre le sac.

Le vigile a dit qu'il allait appeler la police, nos parents. Elisa pleurait. Depuis le collège, Elisa savait pleurer sur commande. En sixième, elle avait découvert qu'en faisant le chaton abandonné, l'œil mouillé et le dos arrondi, elle pouvait obtenir toutes les gentillesse qu'elle voulait de la part des grandes. Elle passait les interclasses roulée en boule sur leurs genoux à suçoter leurs goûters, pendant qu'elles lui faisaient des boucles dans les cheveux. Elisa pleurnichait dans la guérite du vigile, s'il vous plaît, non, n'appellez pas les parents, on sera battues. Ça marchait à tous les coups. Le vigile s'est ramolli. Il a raconté ce qui se passait dans son interphone. Devant autant de détresse, il se sentait pas de prendre une décision tout seul.

Le directeur, c'était Jean-Charles que j'ai vu approcher du cagibi, et quand il m'a aperçue, à travers la vitre, il a changé d'air et il a fait signe au vigile de le rejoindre. Il y avait deux mois qu'on n'avait plus de nouvelles de lui. Deux mois qu'il nous avait laissées sur le bord de la route, au petit matin, pour qu'on aille se ramasser une raclée en rentrant en retard. Et depuis, rien. Pas un signe. S'il avait voulu, il savait où nous trouver. Tant pis pour lui. Avant qu'il entre, on a ouvert le sac, pour qu'il voie bien ce qu'il y avait dedans. Il a renvoyé le vigile à l'autre bout du magasin. - Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Jean-Charles devait trouver que ça sentait le scandale et quand il se



sentait menacé par ce genre d'odeur, il était moins poli que ce qu'on croyait, mais nous, de notre côté, on était devenues moins farouches que ce qu'il croyait.

- Oh ça ? C'est rien du tout, j'avais une envie de fraises, a répondu Elisa en tendant le paquet de Tagada, qu'elle venait d'ouvrir, à l'homme qui allait devenir notre allié. Vous en voulez ?

Mais Jean-Charles ne savait pas encore qu'il allait être notre allié. Apparemment, il n'avait pas faim ou il était au régime sans sucre pour sa ligne ou il n'avait pas trop envie de jouer. Il a envoyé une baffe au paquet de bonbons, qui a explosé par terre.

Il a peur. Regarde sa tête. Il crève de peur. Il sait qu'il est coincé. Ah, monsieur est moins doux, moins tendre, moins décidé que dans les dunes, tout d'un coup. Monsieur est moins crâneur qu'au volant de sa décapotable. Monsieur se demande ce qu'on vient faire, ce qu'on mijote, ce qu'on a derrière la tête.

- Bon, alors ? Je pourrais savoir ce qui se passe ?

- Il fallait que je vous dise un truc important, a dit Elisa, en mâchant une poignée de fraises. Mais je l'ai mangé. Je me rappelle plus. Qu'est-ce que c'était déjà ?

- Ça suffit, maintenant. Je n'ai pas que ça à foutre. Ça m'amuse pas du tout, ce petit jeu.

- Ah, oui. Ça me revient. J'attends un bébé. Ça doit être à cause de ça, les fraises.

Jackpot ! Tout d'un coup, Jean-Charles est devenu un flan parfaitement figé et tout blanc. Il a quand même essayé de répéter : qu'est ce que c'est que ces

conneries, mais c'est pas sorti et il a rentré le menton. Dans ses yeux, ça se voyait qu'il imaginait déjà des longues journées de prison en tant que violeur d'enfant. Il pensait à toutes les petites jouissances, les palpitations du temps, les ivresses et les ouvertures qui se fermaient. Visiblement, ses nerfs venaient de lâcher et il faisait une crise de paralysie mutique. Il était mûr pour l'alliance. Pas l'alliance du mariage, celle de la guerre.

Alors, on lui a expliqué *le plan*. En entier. Tout ce qu'on attendait de lui. Et à la fin, on lui a dit que la grossesse, elle était juste nerveuse, que c'était juste une blague. Mais il était trop tard pour qu'il refuse l'alliance. Il avait entrevu ce qui se passerait pour son compte, si on s'amusait à raconter ce qu'on savait. Ce n'était même plus la peine de le menacer.

8505 AN 33. C'est incroyable que plus de quarante ans après, alors que je suis totalement incapable de réciter de mémoire le numéro d'immatriculation de la voiture que je conduis tous les jours, je me rappelle aussi clairement de celui-là. Papa avait eu pendant des années une Ami 6 Citroen verte qu'il n'avait jamais pu se résigner à mettre à la casse. Vers la fin, c'était une guimbarde tellement usée, qu'assise sur le siège arrière, je pouvais voir défiler la route à travers les trous du plancher. Il devait sans cesse y trafiquer quelque chose, et pour bricoler à l'aise, il avait démonté entièrement le cache du tableau de bord, ce qui faisait que, de chaque côté du volant, des pelotes de fils électriques de toutes les couleurs pendaient, qui se prenaient parfois dans la boule du levier de vitesse et auxquelles on n'avait pas le droit de toucher lorsqu'on montait à l'avant.

C'est elle. C'est son numéro. C'est elle, réparée,

remise à neuf, rutilante, les chromes luisants, là dans le garage ! Une voiture de collection à présent. Bien sûr, je la reconnais. Comment pourrais-je ne pas ? J'adorais cette voiture avec sa silhouette en forme de Z, et j'adorais les secousses en saccade de ses amortisseurs. C'était la seule dans laquelle je ne vomissais pas tous les trente kilomètres. C'est sur cette Ami 6 que j'ai fait mes premières armes mécaniques.

Maintenant, il va falloir retourner dans la salle à manger, alors que je n'ai toujours pas trouvé le moindre mot pour répondre à la question de papa : qu'est-ce que tu en penses ?

- Assieds-toi, il dit. Gentiment.

Je m'assois. Je suis prise d'une peur bleue. Si jamais j'entends *il faut qu'on parle*, je meurs.

Maman, qui a passé la matinée à préparer le repas, n'a pas l'air en appétit. Elle n'a presque pas touché à son assiette. Le foie gras, en général, elle évite. A cause de son cholestérol. Papa dit que c'est pas conseillé de s'affamer à l'âge qu'elle a et que lui, quand il sera crevé, il risquera plus de se boucher une artère.

- J'espère qu'elle te plaît. Ça a coûté une petite fortune de la remettre en état. Tout était à refaire.

Je suis en train de me dire que je pourrais les amener en voyage. On calerait papa sur le siège arrière, on plierait son fauteuil roulant dans le coffre. Tous les trois. Dans l'Ami 6. Je ferais le chauffeur et je leur montrerais des paysages qu'ils n'ont pas vus depuis longtemps ou qu'ils n'ont jamais vus. On pourrait rien

faire d'autre que rouler de toute façon. On mettrait le transistor entre les deux sièges avant, comme autrefois. On roulerait des journées entières. Bon, il faudrait trouver une solution pour le chat. Quelqu'un pour le garder. Ou une pension pour animaux. Il paraît qu'on les traite bien, et ce serait pas pour longtemps. Si encore ils avaient eu la bonne idée de se montrer un peu moins sauvages avec le voisinage, peut-être qu'on aurait pu demander à quelqu'un de passer s'en occuper. Enfin, si on réglait le problème du chat, ça leur ferait plaisir, peut-être, qu'on parte quelque part, tous les trois.

- Ça tu peux le dire qu'elle me plaît.

- Tu sais, il y avait un paquet de choses à refaire !

- Je me doute bien. Oui. Elle est belle, dis donc !

Dans la famille, on est économe avec les adjectifs. Il est établi que les choses magnifiques, admirables, éblouissantes, sont simplement belles et que ça suffit bien.

- C'est pour toi. Bon anniversaire.

- C'est pour moi ?

- Et bien, qu'est-ce que tu crois ? Bien sûr que c'est pour toi. Pour qui tu veux que ce soit d'autre ? Ta mère, elle conduit plus, et moi je suis en train de crever.

- Mais j'ai déjà une voitu...

- Et alors ? Tu l'aimais bien cette voiture. Ça te fait pas plaisir ? T'as qu'à revendre l'autre. Ça te fera un petit pécule.

- Oui, je l'aimais bien.

- Et puis, tu la connais bien, non ?

Ne pas le laisser approcher. Ne pas transpirer.

- Bon, c'est pas tout ça, dit maman en débarrassant les assiettes. Il y a un canard qui nous attend.

On est à table, tous les deux l'un en face de l'autre. On attend le canard. On sait plus quoi dire. Est-ce qu'on arrivera un jour à rester simplement naturels, l'un en face de l'autre ? Je fais des miettes, machinalement. J'avale ma quatrième tartine de mie en me disant qu'il manque un couvert : en plus de la fourchette et du couteau, il faudrait à cette table, à côté de chaque assiette, un instrument qui serve à décapsuler les cœurs. Je voudrais fermer les yeux. Me calmer dedans. Il ne sait rien. Il ne me connaît pas... Je ne le connais pas... On s'est jamais parlé ou si peu.

- *Qu'est-ce que tu as fait à l'école ?*

- *Je sais pas.*

ou

- *Qu'est-ce que tu as à faire ta tête de cochon ?*

- *Rien.*

ou

- *Papa, qu'est-ce que ça veut dire Maretti-Macaroni ?*

- *Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.*

ou

- *Qu'est-ce qu'elle a maman ?*

- *Mais tu es curieuse comme un pot de chambre ! Avec un œil au fond !*

ou

- Mamie, elle a dit que tu as eu une sœur et qu'elle est morte.  
C'est vrai ?

- Dis donc, tu vas me faire le plaisir de te mêler un peu de ce qui te regarde.

Toute notre vie, papa et moi, on a réussi à clôturer les conversations avant même qu'elles commencent. Et maintenant, l'Ami 6 est dans le garage et elle est pour moi et on ne parlera pas de l'Ami 6.

Je ne dirai pas à papa qu'avant de monter dans le car de ramassage, tous les soirs, à la sortie de l'école, à la sortie du collège, à la sortie du lycée, je jetais un coup d'œil dans la rue pour voir si l'Ami 6 n'y était pas. Que tous les soirs, je vérifiais si personne n'était venu me chercher en voiture, pour me faire plaisir. Les petites, elles, étaient conduites en voiture à l'école par Suzie. Depuis que l'affaire des télés à réparer avait périclité, Achille ne travaillait plus. Il n'y avait plus que la pension d'invalidité que l'Etat lui versait pour les cinq doigts, et Suzie avait pris un travail dans un hôtel-restaurant où elle faisait un peu de tout, sauf la cuisine et le service. Alors, tous les matins, elle entassait les petites sur le siège arrière de sa voiture, elle faisait un paquet avec leurs cartables sur le siège du passager, et roule. Elle ne voulait pas que les petites montent dans l'Ami 6. Elle trouvait que cette voiture n'était pas sûre, à cause de la portière arrière qui fermait mal et avait la fâcheuse habitude de s'ouvrir toute seule. Et on ne pouvait pas compter sur Achille pour être à l'heure. Une seule fois, il est venu pour moi. En passant le

portail du lycée, je l'ai vu, au volant, fenêtre ouverte, qui m'attendait. Au moment où je me suis assise à côté de lui, sur le siège passager, il m'a envoyé une claque en hurlant : « Combien de fois il faudra te dire de regarder avant de traverser, *Bougre d'Andouille* ! Et j'aimerais bien savoir ce que c'est que cette tenue. On règlera ça à la maison. » Il n'était pas venu pour me faire plaisir, il était venu pour me surveiller. Mais ce genre de comportement, c'était normal, en période de guerre.

La guerre : Elisa, était inépuisable. Elle était douée pour monter les opérations. *Le plan* avançait. On avait nos codes. Notre petite organisation secrète. On menait notre vie parallèle. Les tenues à la mode cachées au fond du sac, on les enfilait dans le car de ramassage. Des collants fins. Des shorts de ville. Une longue veste à torsade sur une mini-jupe. On séchait des cours pour aller se les acheter en ville. On avait notre paquetage dans un sachet plastique, dans le creux d'un arbre près de l'arrêt de bus. Avec les gauloises sans filtre, les photos des amoureux, les billets de cinéma, le coffret de maquillage, toutes ces petites traces qu'il ne devait pas trouver.

Toutes les deux. Hélène et Elisa. Complices. Retourner son verre à table. Le signal pour dire *bande d'idiots, ce soir, dès que vous dormez, on fait le mur, et aucun d'entre vous ne s'en apercevra*. Comme la nuit des moineaux. Comme la nuit des dunes. Elle et moi. On escaladait le portail et on sautait dans les voitures de



ceux qui venaient nous chercher. On passait des nuits blanches, toujours les dernières arrivées dans des soirées enfumées, pleines de rires et de musique. On rentrait à l'aube, juste avant que le réveil sonne, épuisées et roses de plaisir. On somnolait pendant les cours, le lendemain. Hélène et Elisa, mal vues des professeurs. On brodait des fleurs sur les jeans pendant les cours de physique ou on lisait Baudelaire au fond de la classe de français. Ouvertement. Sans se cacher. On se fichait de leurs remarques. De toute façon, on avait un deuxième carnet de notes qu'on faisait signer à Achille, avec des airs de sainteté. Sur le vrai carnet, celui où il y avait les mauvaises notes, les signalements et tous les relevés d'absences, on imitait sa signature à la perfection. Sitôt franchi le portail du lycée, tous les matins, on devenait une autre personne. On avait une double vie.

De temps en temps, Achille nous prenait en défaut sur des petits détails : *Tu sens la cigarette, tu as fumé ? Qu'est-ce que tu as aux yeux ? Tu t'es maquillée ? Tu veux finir dans un bordel ? Si tu continues comme ça, c'est bien simple, je te colle en pension. Tu peux prendre tes grands airs. Tu vas voir. Si tu files pas droit je te garantis que c'est à coups de trique qu'ils vont te faire marche,r là-bas.*

En voyant ce reste de père, devant moi, le jour de mes soixante ans, je me sens pour la première fois submergée de tristesse. La guerre, elle s'est bien achevée un jour, non ? Toutes les guerres s'achèvent. Tout d'un coup, j'ai l'impression que je vois tout de

lui, comme s'il était à nu sous un microscope. Ses bras maigres. Ses mains mutilées. Sa barbe clairsemée sur ses joues creuses. Son fauteuil. Son regard. Un jour, le cardiologue a dit qu'il avait le cœur trop gros. Ça arrive.

Et moi ? Qu'est que je vaudrais de mieux ? J'ai sans doute une épaisse écorce de graisse autour du cœur. Je sens mes deux cuisses, sous la jupe, soudées l'une à l'autre par leurs bourrelets. Mon menton de dindon, doublé, triplé, sous l'écharpe. Les fourches au bout de mes cheveux camouflées dans le chignon. Les pivots sous mes fausses dents. Lui aussi, il voit tout.

Si on faisait une photo de nous deux, ce serait réussi ! Et en plus, ce serait bien la première. Parmi toutes celles qui sont dans la boîte, il n'y en a pas une seule qui nous montre tous les deux. Alors, on pourrait la faire. Enfin. Aujourd'hui. Le petit vieillard aigre et sa grosse vieille fille méchante, et leur portrait révélerait peut-être toutes leurs tâches d'ombre, ce penchant absolument raté et calamiteux qu'ont pris leurs deux existences...

S'il avait été plus affectueux, j'accepterais de poser une main sur son épaule, pour la photo.

Si j'avais été plus affectueuse, il poserait une main sur ma main, sur son épaule.

Tout guerrier, à un moment, mérite son repos. Et on a tendance à vouloir aimer sa famille, malgré tout.

- Alors, merci. Je veux dire... Merci pour le cadeau. Pour la voiture.

- Et la bise ?

Oui, bien sûr. La bise. Je me lève. Je fais le tour de la table. La bise. Il lâche un soupir. Un soupir qui pourrait dire aussi bien *J'ai mal* que *Ça fait du bien*.

On ne pourra jamais remettre cette vie à plat. On ne pourra jamais repasser les plis profonds qui l'ont froissée.

- Tiens. Attends. Je vais faire une photo.

Il ne dit pas non. Je pose l'appareil sur la table. J'ajuste le cadrage, large autour de son fauteuil. J'enclenche le retardateur. Je me mets en place. Clic. Je lui montre la photo sur le petit écran. Il rit. Depuis combien de temps je ne l'avais pas entendu rire ?

- Eh ben, dis donc, on en fait une gueule de constipés !

Lui, vouûté par la fatigue. Moi, raide derrière, comme un coup de trique. Deux regards noirs. Pas de sourire. On ne se touche pas. Et pendant tout ce temps, maman s'éternise dans la cuisine avec un canard.

- Tu veux pas que je vienne t'aider ?

- Non, non. C'est pas la peine. Reste donc avec *ton père*.

Chez les Marette, on s'est toujours méfié de tout ce qui touche au langage, on s'est toujours parlé entre nous avec des épaisseurs de silence. Mais on se comprend très vite quand il se passe quelque chose. Pas besoin de grandes phrases, on connaît les codes. Quelques nuances essentielles nous suffisent pour formuler ce qui démange. Et ce n'est pas parce qu'on a

la langue avare que les mots sont choisis au hasard. Quand papa ou maman deviennent *ton père* ou *ta mère*, c'est tendance orageuse. Quand Suzie disait : *Tu n'auras qu'à demander à ton père*, les enfants comprenaient que ce n'était même pas la peine d'essayer. *Demande à papa* laissait entendre qu'il y avait une chance pour que la réponse soit positive.

- Alors, ce canard ? crie mon père. C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? On crève de faim, ici !

- Je te dis qu'il acceptera jamais.
- Et pourquoi on demanderait pas quand même ? Si on demande pas, évidemment, il voudra pas.
- Non. C'est pas la peine.
- Ça coûte rien d'essayer.
- Et d'abord, j'oserai jamais lui demander. Et qu'est-ce que je vais lui donner comme raison, hein madame je sais tout ? Tu veux que je lui dise que j'en peux plus ? Tu le connais pas ou quoi ? Je me vois bien en train de me pointer comme ça pour lui dire en face : j'en peux plus d'être dans ta maison ! Alors, là, non. On oublie. Jamais, jamais, je ferai un truc pareil. Il faut faire autrement.

C'est vrai que ça paraissait tellement impensable ! C'était de la réflexion en l'air, juste pour s'exciter un peu, sans suite. Mais, finalement, au printemps, la psychologue du lycée les avait convoqués.

- Monsieur et Madame Maretta, bonjour. Asseyez-vous. Voilà : votre fille est venue me voir. Elle m'a

demandé d'intervenir auprès de vous, car elle veut être admise à l'internat.

Sidérés.

Sur le coup, Achille avait dû s'étrangler. Il n'avait pourtant pas la langue dans sa poche, mais ce jour-là, elle avait dû lui tomber sur les genoux. Il s'attendait à tout, sauf à ça. Qu'est-ce que c'était encore que cette histoire ? Pensionnaire ! Alors qu'on habite à dix kilomètres du lycée ! Il s'était retenu de répondre à cette psychologue que ce qui se passait dans sa famille ne la regardait pas et qu'elle ferait mieux de se mêler de ses oignons. Pensionnaire ! Qui est-ce qui avait pu mettre une connerie pareille dans la tête de sa fille ?

Pour dire vrai, c'était une idée de Jean-Charles :

- Il y a un moyen : tu vas raconter à ton père que tu as besoin de calme pour travailler. Que tu travailleras mieux dans une salle d'étude si tu es interne. C'est ça qu'il veut ton père, que tu travailles ? Non ?

Contrairement à ce qu'on craignait, *le plan* plaisait à Jean-Charles, l'amusait, et une fois oubliée la mauvaise blague qu'on lui avait faite, il nous avait aidées et il avait même l'air d'y prendre un certain plaisir.

Papa n'oserait peut-être pas refuser la proposition de la psychologue scolaire, en se disant sans doute qu'à l'internat, au moins, sa fille serait surveillée, encouragée à travailler, encadrée comme au service militaire. Et aussi, que puisqu'elle avait l'air de tourner mal depuis quelque temps, ça lui mettrait peut-être un peu de plomb dans la cervelle. Il avait certainement

pensé qu'il ne voulait pas qu'elle se sente punie, écartée, mais, après tout, puisque c'était elle qui le demandait...

Papa ne se rendait pas compte.

L'idée qu'il se faisait de la pension était bien loin de la réalité. L'internat de filles du lycée Victor Louis était exactement le contraire de ce qu'il croyait, ce qu'il appellerait après, pendant des années, *un vrai bordel*. Un repaire de vauriens oui, où le soir en étude, les élèves jouaient aux cartes avec les surveillants au lieu de faire leur travail. Où les garçons faisaient régulièrement des expéditions nocturnes dans les dortoirs des filles, avec des bouteilles de rhum. Et les surveillants fermaient les yeux sur les lits laissés vides par celles qui faisaient le mur, en échange de quoi les élèves fermaient les yeux sur les relations sexuelles que les surveillants entretenaient avec les filles de terminale.

Il avait accepté !!!

Libre. Je suis libre. Tous les soirs, il se passait quelque chose.

- Qu'est ce que tu fais ce soir ?

- Je sors..

- Qu'est ce que tu as fait hier soir ?

- J'étais à un concert. A l'océan. En boîte.

- Avec qui ?

- Avec des garçons. Avec des filles. Avec le prof d'anglais.

- Tu vas pas en cours ?

- Non. J'ai une réunion. Une assemblée générale. Une

manif.

- Une manif pourquoi ?

- Je me rappelle plus.

- Tu as l'air crevée. Tu devrais dormir un peu.

- J'ai dormi.

- Où ça ?

- Dans un duvet, derrière le comptoir d'un bar clandestin, au fond d'un garage, dans une piaule sur le campus, à la belle étoile. Là, ça te va ?

- Où exactement ?

- Je sais plus...

Partout le monde plein. Entourée de nouveaux héros, Kafka, Baudelaire, Sartre, Che Guevara, le Grand Meaulnes, Camus, Léo Ferré. Parler de tout. Enthousiasme, excitation, effervescence. Joyeuse. Heureuse.

Le monde fascinant. En marge de la fascination, un seul petit malaise : dans ce monde-là, il y avait moins de place pour Elisa. Je lui accordais moins d'attention. Elle posait moins de questions. Elle avait l'air de se moquer de que je faisais, pensais, voulais, comme de l'an quarante. Et j'avais chaque jour l'impression de la connaître un peu moins bien. Certains soirs, je me rendais compte tout d'un coup que j'étais *sans elle*, et je me sentais presque soulagée.

Quelque chose ne tournait pas rond.

Jusque là, j'avais cru que *les deux grandes* étaient en quelque sorte comme une seule personne dont une moitié ne pouvait pas être détachée de l'autre. Erreur.



Elisa s'éloignait. Elisa m'éloignait...

- Qu'est-ce que tu écris ?

- Des poèmes. Mon journal.

- Fais voir... J'aime pas. C'est noir c'est dur, c'est torturé.

- Et alors ? Je t'emmerde.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Une lettre.

- A qui ?

- A personne.

- T'écris une lettre à personne ?

- J'écris à moi-même, à moi-même. Ça te gêne ?

- De quoi ça parle ?

- Du plan.

- Tu sais, je me demande si on devrait pas laisser tomber.

- Trop tard.

Sur le cahier, écrit en gros, un seul mot : DEMAIN.



Maman n'en revient pas de nous trouver tous les deux en train de rigoler.

- Et bien ! Je vois qu'on s'amuse bien, ici.

- Regarde. Je lui tends la photo.

- Oh, la la ! Vous êtes mignons tous les deux !

Elle éclate de rire et elle regarde son canard découpé dans le plat, comme si tout d'un coup, elle ne le reconnaissait pas, comme si elle ne savait plus comment il est arrivé là, comme si elle ne savait plus comment on a fait pour en arriver là. Alors, elle rit de plus belle. Puis, elle pose le plat sur la table et trotte vers les toilettes aussi vite qu'elle peut, par peur de faire pipi sur elle car ses muscles ont perdu depuis longtemps l'habitude de rire comme ça.

Quand elle revient, je remarque que son dos commence à se voûter. Une petite vieille qui porte son fagot. J'ai soudain très envie de pleurer, mais je sais que ce serait un désastre. Maman me sourit, et je la remercie sans rien dire de son bon cœur qui est

capable de faire taire les diables qui nous rongent.

- Mais alors, qu'est-ce que vous attendez pour vous servir ? Ça va refroidir.

Il faudrait qu'on fasse une liste de tous les mots qui nous manquent.

Papa cherche maman du regard. Ça ne lui déplairait pas qu'elle lui resserve un verre de vin, mais il n'ose pas demander. Avant, il était celui qui décide et les autres suivaient. Après, c'est elle qui a commandé et il ne s'est jamais cabré. Avec cinq doigts et la moitié d'une jambe, un homme est très diminué.

Au milieu du canard, le silence s'installe. Je suis sûre qu'à cet instant, en mastiquant notre viande, on a tous les trois le même film dans la tête.

Suzie conduit sa fille à l'internat ce dernier dimanche soir de juin. Elle n'a rien noté d'inhabituel. Même si elle n'en laisse pas toujours paraître, Suzie est pourtant attentive à ses enfants. Elle devine vite quand quelque chose les tracasse. Mais là, elle ne remarque rien de spécial.

Une de ses filles est pensionnaire depuis quatre semaines. C'est la cinquième fois qu'elle la conduit à l'internat. Au volant de sa voiture, Suzie ne pense pas que quelque chose se prépare, elle pense aux choses à faire. Il y a toujours à faire. Des montagnes de linge à repasser, des océans de victuailles à renouveler, les enfants à amener à droite à gauche, chez le dentiste, chez le docteur, au cours de piano. On doit penser à

tout.

Non, c'est ce qu'elle dira à la police, elle n'a rien distingué de particulier en amenant sa fille ce dimanche soir, et elle n'a rien pensé de particulier. Elle ne remarque pas, par exemple, que sa fille, silencieuse, tourne la tête vers la fenêtre quand la radio passe la chanson *Mamy blues*. Elle ne se doute pas, pendant que Nicoletta claironne à pleins poumons je ne reviendrai plus jamais oh mamy dans ce village que j'aimais oh mamy, que sa fille, avec un ricanement intérieur, se dit que ce serait le moment idéal pour verser une larme. Elle ne se demande pas si, cette fois, le sac est moins garni ou plus garni que les autres fois. Elle n'a pas remarqué, non plus, quoi que ce soit d'anormal dans son comportement pendant le week-end.

La fille dit au revoir à la mère d'une voix tranquille. Elle l'embrasse devant le portail du lycée, comme elle le fait chaque fois. Elle l'embrasse avec un peu de distance, comme elle fait depuis qu'elle est adolescente. La mère regarde la fille rentrer dans la cour, et elle repart.

Elle aura beau, plus tard, fouiller dans sa mémoire pour trouver le moindre petit indice qui aurait pu la mettre sur la voie, Suzie n'en trouvera aucun. C'est un jour comme les autres. Ni plus ni moins. Un moment comme les autres.

Cette fille-là a toujours été discrète, la plus secrète de toutes, c'est sûr. Et ce n'est pas vraiment facile d'extraire de ce bataillon de filles une seule tête. Suzie

a plutôt tendance à les considérer en bloc. Fondues dans une sorte de ciment commun.

C'est vrai que son mari est un peu sévère. Il a la main leste pour les claques. Mais il n'est pas méchant. Il surveille ses enfants de près et il ne les laisse pas faire n'importe quoi. C'est pas plus mal. Comme il dit, il peut arriver tellement de choses à une fille. Alors, pas question de les laisser courir à droite et à gauche comme toutes ces petites qu'on voit se pavaner dans des tenues plus excentriques les unes que les autres, maquillées comme des putains et la jupe au ras des fesses. Il a sans doute raison. Un père exigeant, c'est toujours mieux que rien. Et puis, Achille a peut-être ses défauts, mais en tous cas, il n'est pas injuste. Pas question de faire des différences entre les unes ou les autres, même si Suzie voit bien que chacune de ses filles est singulière, qu'aucune d'entre elles n'est comme les autres.

C'est une chose étrange, quand même, d'emmener une de ses filles à la pension.

Ça n'arrive pas souvent, mais il y a certains jours, comme aujourd'hui, où je voudrais que le passé disparaisse. Qu'il s'en aille n'importe où dans un repli du temps, hors de nos mémoires. Je resterais avec mes parents, à leur parler avec tendresse, à rire avec eux de leurs défauts, et on aurait enfin un peu de bon temps qu'on userait en essayant de s'appivoiser.

- Reprends un peu de canard, dit maman.

Je vois qu'on est tous les trois en train d'éviter de penser, pour pas que la tristesse revienne après le fou-rire de la photo, pour pas que l'air se raréfie à nouveau. C'est pas mauvais ton truc, dit papa pour signifier que c'est bon. Comme il dit ça va pas trop mal, pour signifier qu'il va bien. Comme il dit c'est pas vilain, pour signifier qu'il trouve beau. Maman me ressert. Faute d'avoir réussi à m'élever dans les règles, elle me nourrit. Alors, faute d'être une bonne fille, je plonge dans les assiettes pleines et je mange. La bête qui se cache en moi ne tombera jamais d'inanition. Il faut vite que je trouve quelque chose, pour que le rire de tout à l'heure ne meure pas.

- Je vous ai pas raconté : hier matin, j'avais rendez-vous avec une fille pour un entretien d'admission au laboratoire. Elle entre dans mon bureau avec sa sœur qui paraît un peu plus âgée. Je les fais asseoir et là, la plus âgée m'explique qu'elle accompagne toujours sa petite sœur aux entretiens parce qu'elle ne sait pas se débrouiller, et que pourtant elle est très douée dans sa branche mais on ne peut pas être doué en tout, n'est-ce pas. Et tout le long de l'entretien, elle répond toujours en premier à la place de l'autre qui garde les yeux baissés puis elle se tourne vers elle, comme si elle était agacée, et elle lui dit, mais dis-lui toi. Je vous jure. On voit de ces choses !





C'était un très long dimanche et c'était le jour J.

Dix fois, j'ai inspecté mentalement le peu d'affaires que je possédais. J'avais du mal à être efficace et pourtant, ce dimanche de juin 1970, je n'avais pas beaucoup de temps devant moi, pendant que papa et maman étaient au marché, pour faire discrètement tout ce que j'avais à faire, tout en surveillant les petites. J'ai rempli mon sac assez vite. J'y ai mis en premier les choses ultra utiles - le laguiole, une carte, des biscuits - ou les choses ultra compromettantes - les cahiers - que je ne devais pas laisser.

Je devais suivre à la lettre les conseils de Jean-Charles. *Ne prends pas avec toi de choses inutiles. Tu ne dois pas t'encombrer, d'accord ? Ce ne sont que des choses. Même celles que tu aimes bien. Pour la plupart, on peut très bien s'en passer. Interdit de penser à ce qui pourrait te manquer. Pense juste à l'avenir.*

Je n'avais pas d'objet vraiment à moi, auquel je tiens vraiment. Si. Un livre d'André Dhôtel, que

j'avais lu à huit ans et relu, et re-relu. Un seul livre qui m'avait fait adorer la lecture. *La plus belle main du monde*. Mais il était trop volumineux pour s'en encombrer. J'ai jeté le grand Meaulnes au fond du sac. En livre de poche.

A part ça, rien. Rien que j'aurais à regretter. J'avais juste pris un peu plus d'habits que d'habitude dans la penderie, un peu au hasard, et j'avais pris aussi le déshabillé en organdi qu'Achille avait offert à Suzie à la naissance d'une petite. Sans savoir pourquoi.

Je n'avais jamais vécu ailleurs que dans cette maison. Je n'avais jamais dormi dans une autre maison que celle-là. L'internat ne comptait pas. L'internat faisait partie du *plan*. Depuis toujours, cette maison avait été mon univers. Un univers fermé. Un univers tout petit. Un univers qui tenait dans un sac. Il suffisait de quelques gestes pour le faire disparaître.

J'aurais bien voulu qu'on prenne le temps de s'allonger un peu sur le lit avec Elisa et qu'on réfléchisse ensemble à ce qui se passait, mais pour une fois, Elisa n'était pas dans mes pattes. Elisa ne posait aucune question...

Dis donc, tu vas pas te dégonfler maintenant, quand même ! Tu veux bien arrêter ? Je pourrais savoir pourquoi tu fais cette tête ? Tu crois que c'est le moment ? Tu sais que je déteste quand tu fais ta tête de chien. Quand je te vois comme ça, j'ai envie de te mettre des baffes. Elisa restait muette. Mais elle était là, à tout observer en douce. Quoi ? Tu as mal à

l'estomac ? C'est ça ? C'est pas l'estomac, c'est la trouille. Mademoiselle fait des plans et ensuite mademoiselle a la trouille, c'est tout. Et bien, je conseille à mademoiselle de se ressaisir et de s'y mettre. Tu vas dans la chambre des parents, tu ouvres l'armoire et tu prends deux billets de cinq cents francs dans le petit coffre. Oui, c'est du vol, et alors ? Quand ils s'en apercevront, on sera plus là pour se faire traiter de voleuse.

Dans l'armoire, l'odeur de propre des draps repassés et des serviettes bien pliées. L'odeur de la vie rangée. Personne ne m'avait appris comment faire ça. Comment on s'y prend pour s'organiser, pour penser à l'avenir, pour prévoir. Ça va aller, Elisa. Ça va aller. Jean-Charles avait dit : *A vingt-trois heures à l'église Saint-Germain. A l'intérieur de l'église. On se retrouve là. A onze heures du soir. Une tenue pas voyante et pas de retard.*

Ne rate rien, Elisa. Cette journée est... Tu sais ce que tu es en train de faire là ? Tu te fabriques le souvenir de cette journée comme la *dernière* journée que tu passes ici.

Mais on ne sentait pas grand chose de différent. Sauf peut-être que le temps semblait ralenti. Que c'était une journée interminable. J'essayais de m'arrêter sur quelque chose que j'aimais, quelque chose qui allait me manquer. Quelqu'un. Les petites. Ne plus les voir. Jamais. Peut-être.

Maintenant, tu vas dans la salle de bain, et tu prends une lame dans la boîte à raser. Une seule. Fais

attention. Referme bien la boîte. Il ne faut pas qu'il s'en aperçoive, hein ! Tu vas voir, avec une lame de rasoir, tu te sentiras plus forte.

*Tu as bien réfléchi ?* avait dit Jean-Charles, *Tu es sûre que c'est ce que tu veux ? Tu sais, tu peux encore changer d'avis. Il y a peut-être d'autres moyens, non ? Pense bien à ça. Il y a peut-être d'autres moyens.*

Jean-Charles, on ne le connaissait pas trop bien, mais c'était un homme de confiance. On pouvait compter sur lui, et des gens sur qui on pouvait compter, il n'y en avait pas tant que ça. Pas le genre de gars qui ne fait pas ce qu'il a dit. Quand il disait *Tu es quelqu'un toi, alors*, il avait l'air de savoir de quoi il parlait, et c'était ça le mieux : l'impression d'être quelqu'un, l'impression, enfin, d'être autre chose que *personne*.

Voilà ! Maintenant, le sac prêt. T'énerves pas, comme ça. Ça y est, tu as coincé la fermeture éclair. Bon sang, ce que tu peux être maladroite... Quoi ? Encore ton estomac ? Mais non, tu n'es pas malade. Mets-toi des coups de poings dans le ventre. Enfonce-toi les doigts au fond de la gorge. Tu vas voir. Ça va passer. Ça va sortir. J'espère bien que tu ne vas pas te dégonfler. C'est trop tard pour faire marche arrière, tu vois. Tu vas pas me faire croire que tu es quelqu'un qui recules. Tiens, on va aller voir ce que fabriquent les petites dehors.

*Je connais des gens qui pourront t'aider. Juste quelques jours. Après, je garantis rien. C'est ton histoire. Il faudra que tu*

*fasses attention à toi.*

Demain c'est fini. Ce soir c'est fini.

*Tu n'écris pas mon nom. Nulle part. Surtout aucune trace.*

Tu vois, c'est dommage qu'on n'ait pas une guitare. Sur le bord de la route avec une guitare sur le dos, ce serait classe, non ? On va piquer une photo dans la boîte. Ça prend pas de place, une photo. Tiens, celle-là. Très bien. Très bien. C'est pas encombrant ça. Il n'y a plus qu'à attendre, maintenant, que la journée s'écoule. Et ce sera l'heure où maman dira : tu es prête ?

C'est l'heure.



Quand papa a quelque chose qui le chiffonne, son visage se met à ressembler à la carte des vins qui est punaisée sur le mur de la cuisine. Des taches rouges apparaissent sur ses joues où les veines dessinent des petites rivières, et ses yeux se bordent de cernes verdâtres. Depuis le canard, il est chiffonné, il pince les lèvres et il a l'air de têter quelque chose, à l'intérieur de sa bouche. C'est chez lui le signe d'une intense activité cérébrale. Il n'a pas ri à mon récit. Il a suivi la conversation sans y participer.

Maman remplit le verre de son mari chaque fois qu'il est vide, sans attendre qu'il demande. Après tout, c'est un jour exceptionnel, et il ne risque pas grand chose sur le chemin qui le ramènera au lit. Elle a l'air encore tout à fait réjouie de cet instant rare, subtil et juste où elle a trouvé son mari et sa fille en train de rire ensemble. Quand maman est comme ça, j'ai pour elle des montées irrépissibles d'attendrissement. Il n'y a que le sourire de maman pour ramollir un peu la vieille

carne revêche que je suis devenue. Combien de fois me suis-je mal comportée vis à vis d'elle ? Et pourtant, elle veut bien encore de moi. Elle veut bien rire avec moi, de mes histoires inventées pour faire rire, comme si j'avais jamais grandi.

Un jour, je lui ai brûlé les yeux. Elle avait une crise de conjonctivite et ses yeux suppuraient. Ils étaient rouge sang à l'intérieur. Tous les matins et tous les soirs, je lui mettais des gouttes. Mais un matin, comme j'étais pressée et que je ne faisais pas attention à elle, j'ai pris par erreur le flacon de gouttes camphrées qu'on se met dans le nez, quand on est enrhumé. Elle a poussé un cri. Elle a dit : Oh, ça brûle. Ça brûle ! Et c'est tout ce qu'elle a dit. Pas un reproche. Et bien sûr, j'ai couru à la salle de bain chercher de quoi lui rincer l'œil qu'elle ne pouvait plus ouvrir du tout, tellement il lui faisait mal. J'ai soulevé de force sa paupière pour faire couler le liquide qui ne rinçait rien, parce que le produit camphré s'était déjà diffusé partout et puis, je suis partie. Partie au travail parce que c'était l'heure. Je l'ai laissée là, toute seule, avec son œil fermé et sa main en coquille dessus, et cette brûlure dedans.

Je sais que maman ne rit pas pour le plaisir. Je sais qu'elle rit pour qu'on survive à ce qui nous a tués et si maman n'était pas maman, si je n'étais pas ce que je suis, je lui dirais que ça me touche beaucoup.

Ce jour de l'été 1971 a été le pire dans la vie de Suzie Maretti.

Il faut dire que cette histoire d'internat était récente,



et que Suzie, certainement, ne s'était pas encore faite à cette chose nouvelle dans sa vie : aller déposer une de ses filles ailleurs, pour la semaine, tous les dimanches soirs. Il faut dire aussi que de son côté, sa fille était plutôt du genre muette, et qu'elle ne laissait pas transparaître grand chose de ce qui lui passait par la tête. Enfin, elle semblait souvent dans la lune et elle ne communiquait pas beaucoup.

D'abord, il y avait eu la lettre, arrivée le lundi matin. Il n'y avait aucune indication sur l'expéditeur, simplement qu'elle avait été affranchie à Agen. Les enfants ne recevaient jamais de courrier, et Suzie avait pensé tout de suite que cette lettre allait poser un problème. Si elle la montrait à Achille, sûr qu'il allait l'ouvrir pour savoir de qui elle venait. Et sa fille serait furieuse. Mais si elle ne la montrait pas à Achille et qu'il découvrirait qu'elle lui avait caché quelque chose, évidemment ce serait pas mieux. Il y avait bien une solution. Suzie prenait son service à 9h. Si elle partait un peu plus tôt, elle pouvait très bien faire un crochet par le lycée et donner directement la lettre à sa fille avant 8h30. Ça lui permettrait de la voir, pour une fois, à l'internat, et ça ferait certainement plaisir à la petite. Pour une fois, Achille déposerait les petites à l'école, elle prétendrait qu'elle embauchait plus tôt.

Suzie était donc arrivée au lycée à 8h10 le mardi matin et s'était rendue tout de suite au bureau des surveillants. Il y avait là une jeune femme au sourire mou, cheveux longs lâchés, grande jupe gitane,

débardeur en macramé qui découvrait des épaules bronzées. Pas de soutien-gorge. Elle paraissait à peine plus âgée que sa fille. Des élèves entraient et sortaient, ils prenaient les cahiers de classe dans des casiers et repartaient sans dire bonjour.

- Bonjour. Je suis madame Marette. Ma fille est interne. Elle est en première 11. Est-ce qu'il est possible de la faire venir ? J'aurais besoin de la voir pour lui remettre un courrier.

- Oui, madame, bien sûr. Nous allons l'appeler au micro tout de suite.

*Mademoiselle Marette de première 11, est priée de se présenter au bureau des surveillants.*

Mais personne ne se présentait.

- Je n'ai pas beaucoup de temps.

- On va réessayer. Ces hauts-parleurs, ils commencent à rendre l'âme, vous savez. Les élèves ne comprennent pas toujours du premier coup.

*Mademoiselle Marette doit se présenter d'urgence au bureau des surveillants.*

Trois minutes plus tard, alors que sa fille ne se montrait toujours pas, Suzie commençait à penser qu'elle n'avait pas eu une bonne idée. Elle ne s'était jamais sentie à l'aise dans ce lycée. Ça devait être la deux ou troisième fois qu'elle y venait toute seule. Chaque fois c'était pareil. C'était stupide. Elle préférait venir avec Achille. Lui, au moins, avait de l'assurance et il ne se gênait pas pour dire ce qu'il avait à dire. Quand ils étaient tous les deux, elle n'avait qu'à le

laisser parler. Bon. Il fallait qu'elle se ressaisisse. Elle n'avait aucune raison, au fond, de se sentir embarrassée devant cette gamine. Même si le sourire de la fille n'était pas vraiment agréable, c'était sûrement une gentille fille. Simplement, elle n'avait pas l'air de se rendre compte que les minutes défilaient, et Suzie pensait que c'était fichu, maintenant, qu'elle allait être en retard à son travail. Et Suzie n'arrêtait pas de regarder sa montre, tout en sachant que c'était impoli.

- Excusez-moi, je suis désolée mais j'embauche dans un quart d'heure. Elle disait ça comme ça. Pour dire quelque chose. Elle savait bien que la fille n'y pouvait rien, que la fille devait penser *et bien t'as qu'à aller embaucher, mémère...*

- Attendez, vous avez dit que votre fille est en première ?

- Oui. C'est bien ça. En première 11. Elle est interne depuis presque un mois.

- Alors, si elle est en première, il y a un petit problème. Les classes de première sont en révisions pour les épreuves de français du bac.

- En révisions ?

- Les cours pour les premières ont été annulés cette semaine, madame. Les élèves révisent leurs épreuves de français chez eux. Ce qui veut dire qu'il n'y a pas d'élève de première dans le lycée.

Suzie avait reçu la nouvelle comme un coup de masse, mais sans broncher, sentant les chapeaux de gendarme monter très très très haut sous les boucles

qui lui couvraient le front. Effectivement, ça posait un sacré *petit problème*.

- Votre fille vous a dit qu'elle était en cours ?

La fille regardait Suzie et Suzie regardait la fille, pendant que, tout d'un coup, aux yeux de chacune et pour des raisons différentes, le petit problème devenait une énorme catastrophe.

Suzie essayait de trouver quelque chose à répondre. Mais elle ne trouvait rien et elle se tenait là, toute droite au milieu de la salle des surveillants, son sac à main au bout du bras, lourd, tout d'un coup, comme un sac rempli de vingt kilos de pommes de terre.

Achille était en train de bricoler sous l'Ami 6, quand il avait entendu le téléphone sonner. Il avait remarqué une tache d'huile sous la voiture avant de faire monter les petites, et à l'endroit où c'était, il ne pouvait s'agir que d'une fuite de lookeed. A cette heure matinale, c'était sûrement important, mais il ne pouvait pas lâcher ce qu'il était en train de faire. Ce n'était pas une réparation difficile, juste une durite à changer. Mais ça ne pouvait pas attendre. Le caoutchouc de la durite était salement amoché. On aurait dit qu'il avait été lacéré par une lame de rasoir. Après, il faudrait du temps pour purger le circuit, et il ne voulait pas être en retard pour amener les petites à l'école. Il avait laissé le téléphone sonner.

On n'avait donc pas vu la fille Maretti à l'internat le dimanche soir, non, ni le lundi, ni bien sûr ce mardi où sa mère venait la réclamer. Maintenant que

l'information était tombée, avait été vérifiée, confirmée, Suzie ne savait pas trop ce qu'elle attendait sous le préau, en essayant de retrouver ses esprits. Elle n'avait pas pu rester dans cette salle avec la petite surveillante aussi désemparée qu'elle. Elle avait essayé de téléphoner à la maison, elle avait laissé sonner un moment, elle avait dit calmement je n'arrive pas à joindre mon mari et elle était sortie. Il aurait fallu demander à voir le proviseur, mais elle se sentait incapable de faire face toute seule à ce qui arrivait. Et elle aurait été à peine capable de faire face à l'arrivée d'Achille, si elle avait pu le joindre. Il y a des choses qui ne devraient jamais se produire. Elle sentait monter une vague. Une peur sourde. Il ne faut pas paniquer. Ce n'est pas possible que ça nous arrive à nous. Mais... *Où est-elle ? Où est ma fille ?* Même si elle redoutait la réaction de son mari - il allait gueuler, c'est sûr, faire un scandale - elle aurait bien voulu qu'il arrive et qu'il prenne ça sur ses épaules solides.

Elle se tenait toute blanche, droite, immobile sous le préau, son sac à la main. Les sourcils en haut du front. Comment annoncer ça :

- Elle a disparu depuis dimanche.

Suzie avait des difficultés à respirer mais elle restait bien droite. Elle se sentait confusément coupable, est-ce que ça pouvait être sa faute ? Mais bon sang, quelle faute ? Elle n'arrivait pas à déterminer de quelle faute il pouvait bien s'agir. Puis, elle avait fini par se décider à retourner à la maison.

En arrivant, elle avait appris la deuxième nouvelle : l'Ami 6 n'avait pas voulu marquer le stop de la route d'Arcachon. L'Ami 6 avait coupé la nationale, sans même ralentir, à cette heure de grande circulation et elle avait été prise en chicane, percutée latéralement, à droite, par une camionnette qui avait déchiqueté l'avant et par une voiture qui était entrée de plein fouet, à gauche, dans la portière arrière.

La photo est sur la table, debout contre la carafe. Maman dit qu'elle n'est pas si mal que ça et qu'on va la mettre avec les autres. Et elle se lève encore une fois, pour aller chercher la boîte dans laquelle il y a toutes ces photos que nous n'avons pas osé regarder depuis toutes ces années. Papa a l'air de moins en moins dans son assiette, et justement, il me la tend, son assiette, pour reprendre du dessert pendant que maman a le dos tourné. Une fois servi, il avale vite son mille feuilles, en faisant craquer des miettes dans le silence. Je n'aime pas les claquements mouillés que papa laisse échapper quand il mange la bouche ouverte. Je ne sais jamais si ça vient de sa langue ou de ses lèvres.

Les petites...

Elles sont là, sur la table, dans la boîte.

Dans le jardin, elles font des concours de sauts depuis les marches du vieil escabeau, à l'ombre du marronnier. C'est leur jeu préféré parce qu'il est un peu dangereux et un peu interdit, mais pas tous les

jours, juste quand l'une d'entre elles se fait mal. La dernière fois que je les vois, c'est à ce jeu-là qu'elles sont occupées. Le soleil est déjà haut et le ciel est blanc de chaleur.

Annette a des petites trainées sanguinolentes sur les mollets, elle a encore gratté ses croûtes. Je sais que je devrais la gronder, mais pas ce jour-là. Laure et Chantal gloussent de bonheur. Elles sont en train de battre les records, sautent bien plus haut et bien plus loin que les deux autres, et remontent aussitôt pour sauter encore plus loin. Les jumelles sont de vrais bulldozers. Elles n'ont peur de rien. Muriel est en train de se lancer depuis la première marche et se reçoit de travers, en tordant un peu sa cheville molle de toute petite fille. Elle grimace et recommence. Elle est dure au mal. Je lui prends la main, je voudrais l'aider à monter sur la plus haute marche et à battre le record. Mais, pour une raison qui lui appartient, Muriel se tortille et retire brusquement sa main.

- Mais... Laisse-moi. Je saute toute seule.

Ça a l'air si facile d'être heureux quand on est petit, quand on est encore en train de grandir...

*Autant de sœurs ! Ça doit être génial*, a dit un jour une fille de ma classe dont j'ai oublié le nom. *Tu te rends compte, c'est comme si tu avais plein d'amies à la maison.* Imbécile ! Non, pas des amies. Pas des amies à qui on peut confier un secret gros comme celui-là. Des sœurs. A midi, j'avais retourné mon verre. Manière de leur dire adieu à tous. Personne ne s'apercevait de rien,

parce que la télé était allumée et tout le monde avait les yeux collés sur la télé. Le silence de Suzie depuis trois semaines. Est-ce qu'une mère n'aurait pas posé une question en trois semaines ? Une seule petite question ? Par exemple : comment ça s'est passé à l'internat ? A côté de qui tu dors ? Qu'est-ce qu'on vous sert le matin au petit déjeuner ? Est-ce qu'on te manque ? Est-ce qu'il y a des moments où on te manque ? Non. Aucune question. Suzie Maretti ne posait jamais aucune question. Est-ce qu'ils avaient parlé de moi ? Entre eux ?

- Hé, Muriel est plus petite que vous. Alors vous faites attention à elle.

Comment a fait maman pour s'acharner à vivre ? Oui, comment font les gens pour continuer à dépenser leur existence quand quelque chose est venu la ruiner ? Comment maman a-t-elle pu continuer à faire comme tout le monde ? A se lever le matin, préparer le café, prendre une douche, choisir un vêtement à enfiler, et des menus pour les repas du jour ? A faire la vaisselle, balayer, remplir la machine à laver et la vider ? A poser des gâteaux énormes et des ragoûts fumants sur la table ? A retourner au travail, aller chez le coiffeur, trouver un cadeau d'anniversaire, lire jusqu'à la fin un roman à l'eau de rose, coudre jusqu'au bout les petits points têtus de ses tapisseries, tailler ses rosiers et acheter à chaque printemps des plants de bégonias pour les jardinières, et chaque année dans la première



semaine de décembre, décorer un sapin dans un coin de la salle à manger ?

Comment a-t-elle réussi à inventer chaque matin un petit scénario quotidien, pour survivre jusqu'au matin suivant ?

Comment avons-nous fait pour tenir jusqu'à aujourd'hui ?

Par quel miracle sommes-nous restés accrochés ensemble, à ce tissu de petites dépendances qui avait été mis en charpie ?

- Tu sais ce que je répondais à ta mère, chaque fois qu'elle m'annonçait qu'on allait avoir un bébé ? dit soudain papa, en tapant sur la table avec sa main gauche bien à plat. Je disais toujours la même chose, je disais : hé bien, il faudra le rendre heureux. C'est ça qu'on voulait. Que tout le monde soit heureux.

Puis les veines de son cou se gonflent, et je les vois battre, et il fond littéralement en sanglots, en s'affaissant dans son fauteuil, et il dit cette chose parfaitement incroyable dans la bouche de papa :

- Oui. J'avais bu ce putain de rhum, et j'étais complètement saouûl.



Juin 1971. En fuite depuis cinq jours.

Ils peuvent bien avoir récupéré tout ce qu'ils veulent dans ton casier, jamais ils ne te retrouveront, jamais ! C'est fini. Tu réalises un peu ça ? Tu comprends ce que ça veut dire, fini ? Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, leurs états d'âme ? Tout est réglé maintenant. Tu crois que ça m'amuse ? Non, j'ai fait ce qu'il fallait faire. C'est ce qu'on avait décidé. On ne peut plus reculer maintenant. Arrivera ce qui arrivera. D'ailleurs, à l'heure qu'il est, c'est déjà arrivé. Il n'y a rien à regretter. C'est trop tard pour regretter.

J'étais coincée, la perruque de travers, sous une couverture, entre la banquette avant et la banquette arrière d'une 2CV qui roulait à tombeaux ouverts, sur un chemin de campagne, aux environs de Limoges, et les choses ne se passaient pas aussi bien que prévu.

Jusqu'au matin, *le plan* avait pourtant super bien marché. Toutes les consignes à la lettre. Arrivée avec une heure d'avance au rendez-vous, le dimanche soir.

Se promener un peu dans le quartier avant de rentrer dans l'église Saint-Germain, pour ne pas se faire remarquer. Entre-temps, changer de tenue dans les toilettes publiques. *Il faudra que tu te débarrasses tout de suite des habits que tu portes et que tu changes d'apparence.*

J'avais noué un foulard sur ma tête, jeté ma tunique et mon pantalon dans un container dans la rue. A dix heures exactement, Jean-Charles était là. Tu vois, je t'avais bien dit qu'on peut compter sur lui. On a marché vite à travers un dédale de petites rues. Jean-Charles avait pensé à tout. Il avait recruté des passeurs, des gens qui m'hébergeaient pour la nuit, me cachaient chez eux quelques jours et devaient me conduire ensuite à côté de Limoges dans une communauté où vivaient d'autres amis de Jean-Charles qui étaient prêts à m'accueillir.

Il n'y avait aucune raison de s'affoler : grâce à cette idée lumineuse d'internat, j'avais une semaine devant moi avant que l'alerte soit donnée. Il n'y avait pas de risque que quelqu'un s'aperçoive de mon absence avant le samedi suivant et j'avais tout ce temps devant moi pour disparaître.

Jamais, tu as compris ? Jamais on n'y retournera.

Jean-Charles avait peut-être ses défauts mais c'était un bon chef de guerre. Il n'oubliait aucun détail. Il est venu le mardi matin, pour vérifier que tout se passait bien.

- Donne-moi ta carte d'identité, tu ne dois pas avoir de papiers sur toi. Il te faut un nouveau nom. Comment

tu t'appelles ?

- Emmanuelle.

- D'accord. Emmanuelle comment ?

- Je sais pas.

- Invente un nom. Tout de suite. Regarde dans l'annuaire.

- Emmanuelle... Chatelet.

- Bien. Mais tu ne dois pas hésiter. Comment tu t'appelles ?

- Emmanuelle Chatelet.

- Comment tu t'appelles ?

- Emmanuelle Chatelet.

- Bon. Tu dois répéter ce nom dans ta tête jusqu'à ce qu'il vienne tout seul. D'accord ? Si jamais pour une raison ou pour une autre, tu es contrôlée, ça doit venir tout seul. Sans hésiter.

Il est revenu me voir le jeudi matin.

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

- Une perruque.

- D'où tu la sors ? De chez toi ?

- Non. Je l'ai piquée à une fille de l'internat. Sa tante a un cancer et...

- On s'en fout de sa tante. Quelqu'un sait que tu l'as piquée ?

- Non. Personne.

- Fais voir ça.

C'était une perruque très moche, avec des petites boucles brunes et une frange toute frisée. Je l'ai enfilée par dessus mes cheveux. Visiblement, elle était prévue

pour une tête beaucoup plus large que la mienne, et elle me tombait jusque sur les yeux. On aurait dit une barbe-à-papa à la réglisse ou au goudron. Jean-Charles s'est fichu de moi.

- T'as une petite tête, dis donc.

J'ai passé la journée à coudre des petits plis sur la résille, pour ajuster le tour de tête. Personnellement, je ne trouvais pas très glorieux de commencer mes aventures avec un problème de perruque. Mais j'étais excitée comme tout et heureusement, les grands-mères m'avaient appris à coudre, alors, la confection des petits plis n'avait aucun secret pour moi. Jean-Charles avait dit :

- Tu partiras cette nuit. Une fois là-bas, je n'existe plus. Tu as compris ? Tu ne dois donner de nouvelles à personne. Pas de lettre. Pas de téléphone. Rien. C'est compris ?

- Compris, chef !

- Je plaisante pas. Tu sais ce que je risque à faire ça pour tes beaux yeux ? La prison. L'avis de recherche tombera samedi. Avec un peu de chance, il ne sera publié que lundi, il y aura ta photo. Partout. Alors, une fois là-bas, tu te fais oublier. Tu ne te montres plus... Tu t'appelles comment ?

- Emmanuelle Chatelet.

- Voilà, tu t'appelles Emmanuelle Chatelet. Je vais partir et on ne se reverra plus. Et quoi qu'il arrive, tu me connais pas. C'est clair ? Je ne veux plus jamais entendre parler de toi.

On est partis à 3h du matin dans la voiture de l'ami qui m'hébergeait. Je devais me rendre à la gare de Limoges et y rejoindre une personne qui me conduirait dans cette communauté du Limousin peuplée d'individus dont je savais seulement qu'ils étaient formidables et objecteurs de conscience.

Je me tenais bien droite dans la voiture, à côté de mon chauffeur. Ma perruque tenait bien et je ressemblais à une brune qui ne fait pas une fugue.

Il ne m'est pas venu à l'idée une minute que je pouvais envoyer ne serait-ce qu'une lettre vide à mes parents, pour leur faire au moins savoir que j'étais encore vivante. Entre la maison grise où on tuait les petits oiseaux les jours de beuverie et de l'autre côté, Maxime le Forestier qui me parlait d'une maison bleue où on se retrouve ensemble après des années de route et on vient s'asseoir autour du repas, j'avais fait mon choix. C'en était fini de paresser dans le pavillon familial, aux marges du combat qui repeignait toutes les maisons en bleu. J'avais seize ans. Je partais à l'assaut du monde et je n'avais pas la moindre notion de survie en milieu hostile, mais j'étais fière de rejoindre le front.

Le fille qui m'attendait au buffet de la gare de Limoges avait dans les vingt ans, elle était ronde, joviale et directe. Elle m'a tout de suite mise à l'aise.

- Salut. Moi, c'est Willyse. Et toi ?

- Moi ? Emmanuelle.

Elle a fait la grimace.

- Aïe, aïe, aïe, ma pauvre *Emmanuelle*. Je te préviens tout de suite : il va falloir que tu apprennes à avoir l'air un peu plus convaincue si tu veux que quelqu'un te croie.

- Oui, je sais. Jean-Charles a dit que...

- Ne parle pas de Jean-Charles. Bon, tu t'habitueras. On t'appellera Manu. Ça te va ?

- Oui, oui ça me va.

- Tu n'as que ça comme sac ? C'est bien. J'espère quand même que tu as d'autres affaires à te mettre. A la ferme, tu en auras besoin. Tu veux boire quelque chose ? Non ? Tant mieux. On va y aller tout de suite. Pas la peine de traîner ici.

Elle a payé son café et on est allées à sa voiture.

- Tu montes derrière, et s'il y a un problème tu te coucheras au sol, entre les sièges. Il y a une couverture sous la banquette, tu la sors. Tu la rabattras sur toi, si je te dis de te planquer...

Ensuite, on est sorties de la ville et on a pris des petites routes au milieu des bois.

- Tu viens d'où ?

- De Montpellier.

- Ah, Montpellier ? J'ai des amis qui habitent là-bas. Place du Tertre. Tu connais, j'imagine.

- Oui, oui. Je connais.

- Bon, écoute Manu, si on te demande d'où tu viens, il faut que tu donnes un endroit que tu connais vraiment. Il n'y a pas de place du Tertre à Montpellier.

De quoi j'aurais eu l'air si j'avais avoué qu'il n'y



avait aucune ville que je connaissais ? Je n'ai rien trouvé à répondre et Willyse a arrêté de poser des questions. On se jetait des coups d'œil dans le rétroviseur mais on ne parlait plus. Elle roulait très vite, en faisant attention à la route et en fumant cigarette sur cigarette. Sa 2CV peinte en vert, avec de grosses fleurs jaunes et roses, c'était pas l'idéal pour passer inaperçues, mais elle avait l'air de savoir ce qu'elle faisait. Tout d'un coup, elle a éclaté de rire et elle a demandé :

- C'est une perruque que tu as, non ?

- Oui.

- Franchement, je te conseille de la jeter très vite. Je sais pas d'où tu la sors, mais elle est atroce ! On dirait Angela Davis déguisée en pute !

J'étais toujours incapable de trouver le moindre mot intelligent pour répondre à Willyse, mais elle n'avait pas l'air de s'en formaliser.

- Tu vois, ce chemin, là à droite ? Et bien au bout de ce chemin, on est arrivées. T'en fais pas. Tu vas voir, à la ferme, tu vas te sentir bien. Tout le monde se sent bien là-bas. Allez, accroche-toi, ça va secouer.

Ça a secoué. Willyse fonçait. La 2CV faisait des bonds sur les ornières et les nids de poules. A la sortie du dernier virage, alors que j'étais accrochée des deux mains à la banquette avant, sûre qu'on ne roulait plus que sur deux roues tellement on allait vite, et tellement la 2CV penchait sur mon côté, elle a crié : Meerde ! et j'ai juste eu le temps d'apercevoir les trois voitures de

police devant le bâtiment principal, dans la cour de la ferme.

Willyse a stoppé immédiatement, elle a manœuvré comme elle pouvait, aussi vite qu'elle pouvait dans le chemin étroit pour faire demi-tour, en gueulant : *Planque-toi ! Vite ! Mets la couverture sur toi !* Je me suis jetée entre les deux banquettes et elle a foncé dans l'autre sens, en espérant qu'on ne nous avait pas repérées.

C'est comme ça que je me suis retrouvée la perruque en désordre, en train de me cogner les dents sur le plancher. Alors, dans cet affolement, sans rien comprendre de ce qui se passait, j'ai réalisé que quelque chose de terrible était en train d'arriver : le silence. Le silence dedans. Le silence dans ma tête. Dans le feu de l'action, je ne m'en étais pas aperçue, et je m'en rendais compte maintenant : j'étais sans Elisa.

Elisa n'avait pas suivi. Elisa n'était pas là, pas avec moi. Elisa capable de tout, Elisa maline comme un babouin, Elisa avec son araignée cachée dans la tête, Elisa qui avait écrit dans le cahier : *quand une personne meurt ou disparaît, elle ne manque pas au monde. Le monde a vite fait de se dilater juste un petit peu pour occuper la place qu'elle a laissée et il continue de tourner sans se soucier de se passer d'elle.* Elisa avait disparu ! Tout d'un coup, c'était comme si elle était morte, et j'ai senti le monde entier se vider dans un trou qui était à l'intérieur de mon ventre.

Avec une 2CV fluo psychédélique, Willyse n'avait

aucune chance d'échapper à une opération coup de filet. Un bataillon de gendarmes nous attendait sur la petite route au bout du chemin, à côté du camion qui bouchait le passage. Il nous ont cueillies très poliment. Sans aucune violence. Ils n'ont pas mis une minute avant de découvrir ma cachette. Sur la question de mon identité, j'ai répondu Emmanuelle Chatelet sans un brin d'hésitation, comme si je m'étais appelée Emmanuelle Chatelet toute ma vie, et j'ai vu que Willyse appréciait mes progrès.

Contrairement à ce que j'avais cru au moment de notre arrestation, les flics ne me recherchaient pas. C'était juste une mauvaise coïncidence : ils s'étaient rendus à la ferme des Barouilles, ce matin-là, pour mettre un terme aux agissements d'un groupe d'activistes, objecteurs de conscience, et épingleur à l'occasion deux ou trois déserteurs qui étaient en planque. On était arrivées pratiquement en même temps qu'eux.

Au commissariat central, ils nous ont confisqué nos affaires, et ils nous ont séparées pour nous interroger dans un bureau qui sentait la cigarette froide. Je n'avais pas peur. Je n'avais rien à leur apprendre sur les gens qui les intéressaient, et je me taisais, car Elisa se taisait, et cette absence d'Elisa me fendait le cœur en deux. On ne la retrouvera jamais. Je me suis mise à trembler comme une feuille et à renifler.

Le commissaire a avancé sa main vers moi, l'index en avant, pour m'impressionner. N'essaie pas de me

raconter des histoires, d'accord ? Je vois bien que tu es plus jeune que ce que tu dis. Alors, qu'est ce que tu faisais dans cette voiture ? J'attends. J'ai tout mon temps, tu sais.

Avec Elisa, on lui aurait arraché le doigt avec les dents, à cette ordure, on lui aurait planté les ongles dans la paume jusqu'à l'os, on lui aurait tailladé une phalange, avec la lame de rasoir de papa qui était au fond de ma poche. Mais je faisais profil bas car j'étais toute seule et sans Elisa et avec mon cœur brisé, je me tordais les doigts entre mes genoux en écoutant le clic clic de la pendule électrique.

Pourquoi tu m'as abandonnée ?

A 9h12, un deuxième policier est entré dans le bureau. Il avait une feuille à la main et il l'a montrée à l'autre. Ils m'ont regardée, ils ont regardé la feuille, et le commissaire m'a tendu le papier : avis de recherche, Hélène Marette a disparu du domicile familial depuis le 20 juin. Elle portait un pantalon bleu, une tunique beige, des baskets blanches, ainsi qu'un sac de sport blanc. Toute personne susceptible de fournir un renseignement concernant cette jeune fille est priée de contacter... Au dessus, il y avait ma photo en grand, et ça ne faisait aucun doute car ma perruque était au fond de la 2CV de Willyse.

- Et bien voilà, Hélène. Maintenant tu vas peut-être pouvoir nous expliquer ce qui se passe, avant qu'on téléphone à tes parents.

Quand on n'a rien à dire, on se tait. Et là, vraiment,

il n'y avait rien à rajouter. Le policier, compréhensif, l'a compris. Il a eu l'élégance de ne pas insister, et il s'est levé pour aller téléphoner. Quand il est revenu, au moment où il a dit : *il s'est passé quelque chose de grave chez tes parents*, j'avais la lame de rasoir dans la main droite, en position d'attaque prête à me taillader le poignet gauche, et j'étais en train de supplier Elisa de revenir et de me donner envie de mourir.



Maintenant qu'il a lâché les vannes, papa est intarissable. Il pleure à chaudes larmes, ça coule le long de ses joues et ça vient se mêler aux miettes du millefeuille, dans sa moustache. Visiblement, il a quelque chose d'important à dire, mais pour le moment il est submergé par ce chagrin, secoué par ses sanglots, et ça ne vient pas. Il n'arrive pas à articuler.

Avec maman, on fait les yeux ronds. Elle a encore une photo dans la main, et elle est comme moi, écrasée sous le poids de la surprise. On ne bronche pas. C'est une situation à laquelle on ne s'est jamais préparées, ni l'une ni l'autre. On ne sait absolument pas ce qu'on est censées faire dans un cas pareil. Mais on comprend intuitivement que ce serait un désastre si on se mettait à pleurer aussi, et qu'il n'y a donc qu'une seule chose à faire : attendre qu'il parle.

Les gens qui n'ont jamais vu leur père brailler à pleins poumons, comme un petit enfant, s'imaginent sans doute que ça a un côté cataclysmique. En réalité,

il n'en est rien. Ces pleurs de papa qui n'étaient jamais venus, le cercle de famille les attendait depuis le jour où il avait été brisé, et il y a tout d'un coup, dans l'air de la salle à manger, une sorte de moiteur douce qui nous unit tous les trois au passé.

Il mouche, crache, tousse, et il finit par être prêt à parler.

- Tout le monde fait des bêtises dans la vie. Toutes ces années, tu as cru que c'était à cause de toi. L'accident. Et ne viens pas me dire le contraire, je sais que tu l'as cru. Mais c'était pas vrai. C'était de ma faute. A moi. Si j'avais pas bu ce rhum, ça ne serait pas arrivé. Les freins, ils marchaient. Je venais de les réparer et ils marchaient. Oh, je sais bien ce que tu avais fait. Une durite, ça se fend pas comme ça, tout seul, d'un coup, d'une dizaine d'entailles par l'opération du Saint-Esprit, hein ? Je sais bien que c'était toi. Qui connaissait les durites de l'Ami 6 ? A part toi ? Non. Laisse-moi parler. Tais-toi. Je veux pas d'explication. Je veux que tu m'écoutes. Le matin de l'accident, j'ai réparé les freins avant de partir, j'ai changé cette durite. Tu l'avais complètement bousillée mais quand j'ai mis la voiture en route, c'était avec une durite neuve. Et il y avait cette bouteille de rhum, c'est tout. Quand je suis arrivé au stop, je n'ai pas freiné à temps, je n'ai pas eu le réflexe à temps. Et tout ce qui s'est passé, c'était ma faute. Voilà. Maintenant la question est réglée. J'ai dit tout ce que j'avais à dire à ce sujet. On ne reparlera jamais de ça, c'est compris ?



Je sais que papa vient de mentir.

Je sais que le rapport d'expertise, après l'accident, a signalé une anomalie du système de freinage et l'a exonéré de toute responsabilité, et je suis bien placée pour savoir que le rapport ne se trompait pas. Je sais que ce dimanche soir de 1971, avant de m'enfuir, j'ai vu Elisa donner des coups de lame dans la durite du lookeed, et programmer la mort de mon père en suivant le plan qu'elle avait imaginé. Je sais que papa fait ça pour moi, le jour de mon anniversaire, comme un cadeau, et qu'il n'y a pas à revenir dessus.



Je ne crois pas que Suzie et Achille avaient le goût des secrets. Je crois qu'ils ne savaient pas comment s'y prendre pour parler des choses graves. Sans doute qu'ils étaient trop désemparés quand ça ne tournait pas *comme sur des roulettes*, pour pouvoir le partager avec qui que ce soit. Alors, quand tout déraillait carrément, comment trouver un seul mot pour en parler, qui ne soit pas imprononçable ? Après l'accident et durant toutes les années qui ont suivi jusqu'à aujourd'hui, pas une seule fois ils n'ont pu se résoudre à prononcer la phrase imprononçable.

C'est Suzie qui a ouvert la porte aux policiers qui me ramenaient de mon expédition, le vendredi soir. Elle était toute seule à la maison, et elle venait de rentrer de l'enterrement qui avait eu lieu dans l'après-midi. Il pleuvait. Sans doute qu'au cimetière, elle s'était tenue dignement, pour ne pas déranger les gens avec un chagrin trop voyant, le peu de gens qui

l'entouraient. Là, dans l'encadrement de la porte, avec sa robe grise, elle ne pesait pas plus lourd qu'un petit oiseau.

Elle m'a accueillie simplement, comme on accueille son enfant qui rentre en retard de l'école. Il s'est mis à pleuvoir plus fort. Suzie avait le regard à la fois égaré et soucieux de quelqu'un à qui on vient d'annoncer qu'il ne fera plus jamais soleil, et qui se demande pourquoi son parapluie est introuvable. Elle n'a pas demandé où tu étais ? Avec qui tu étais ? Ni qu'est-ce que tu faisais ? Et plus jamais dans notre vie je ne l'ai entendue formuler ces trois questions.

Je ne me rappelle pas que personne m'ait jamais dit ces quatre mots : les petites sont mortes.

Je le savais, c'est tout. Sans connaître les détails. Est-ce qu'elles avaient été éjectées sur la rue par la portière qui fermait mal ? Est-ce qu'elles avaient été écrasées à l'intérieur de l'habitacle, est-ce qu'elles avaient fini en une espèce de bouillie de sœurs, où on ne pouvait plus discerner l'une de l'autre ? A qui aurais-je bien pu poser des questions pareilles ?

Les petites sont mortes. On le savait, on savait qu'on le savait, et on n'avait pas de mots pour se le dire. En réalité, on a toujours été terrifiés tous les trois, aussi bien à l'idée de prononcer ces mots qu'à celle de les entendre.



Achille était au CHU, service des grands traumatisés. Une de ses jambes avait été broyée jusqu'en haut de la cuisse, l'autre sectionnée par une tôle à hauteur du genou, il avait un hématome de la taille de la main à l'intérieur du crâne, et aussi quelque chose au dos. Suzie m'y a amenée le lendemain de mon retour, mais je n'avais pas le droit d'entrer dans la chambre, les visites étaient limitées à une seule personne. Il était allongé dans sa cellule vitrée des soins intensifs avec des tuyaux branchés un peu partout. A travers la vitre, je voyais maman lui parler, penchée sur lui. Je les ai vus tous les deux, pâles et vulnérables. A un moment, elle a tourné la tête dans ma direction, et j'ai compris qu'elle lui parlait de moi. C'était si gênant que j'ai tourné la mienne vers la cellule d'à côté. Il y avait une dame défigurée. Son mari était assis à côté du lit. Il lui tenait la main sans oser la regarder. Un peu plus tard, dans le couloir, le médecin expliquait à maman qu'il n'allait pas mourir ;

que l'amputation de la jambe droite broyée s'était bien passée ; que la ponction de l'hématome dans le cerveau s'était bien passée ; que la cicatrisation de sa jambe sectionnée dans l'accident se passerait bien ; qu'il aurait des séquelles motrices dans le bas du corps dues à sa blessure au dos ; mais que vu l'état de ses membres inférieurs, ça n'avait pas finalement beaucoup d'importance. Jamais je n'avais vu d'aussi près leur fragilité, à l'un et à l'autre.



Je n'ai jamais imaginé, qu'un jour, mon père me dirait en pleurant que tout ce qui s'est passé n'était pas de ma faute. Mais il vient de le faire. Je n'ai jamais espéré cela. Toute ma vie, j'ai redouté le moment où l'un des deux me dirait le contraire. Où l'un des deux me jetterait à la figure : c'est ta faute, mais ils n'en ont rien fait. Ni l'un, ni l'autre.

Pour la première fois, je regarde avec indulgence cet homme qui avait toujours soif. Pour la première fois, je vais répondre sincèrement à ce père qui m'a toujours épouvantée parce qu'il tuait les petits oiseaux.  
- Tu n'as pas à faire ça papa. J'ai...

Alors, maman se lève de sa chaise. Elle ne se lève pas bêtement, elle se dresse de toute sa taille pour la première fois de sa vie face à nous deux. Elle a de la bile dans les yeux et elle fait cette chose ahurissante qu'elle n'a jamais faite auparavant : elle se met à hurler.  
- Ça suffit, vous deux ! J'en ai par dessus la tête de vos histoires ! Vous m'entendez ? Par dessus la tête !

Elle se tourne vers papa, elle approche son visage de celui de papa et elle lui siffle à la figure :

- Tu sens l'alcool. Tu sens l'alcool par tous les pores de ta peau, c'est minable, et je ne veux plus sentir cette odeur dans ma vie, jamais, tu as compris ? Et toi ! Mentreuse ! Mentreuse ! Avec ta manie de toujours tout détourner de toi, de ne jamais rien nous dire, de demander juste comment ça va, sans écouter la réponse ! Comment ça va ? Et comment tu veux que ça aille ? Comme si ça pouvait aller ! Oui, menteuse. Qu'est-ce que tu crois ? Que je ne sais pas le cinéma que tu nous joues ? Hein ? Tu crois que je ne sais pas ce que tu fais au CHU, au lieu de donner des cours ? Tu crois que je ne sais pas les âneries que tu racontes sur ton *mari* ? Un mari ? Où ça ? Où il est ? Hein ? Tu peux me le présenter ? Oui, les gens parlent, tu sais. Et bonjour Madame Maretti, votre fille quand même, elle est courageuse. Avec ce qu'elle vit. Avec ce qu'elle vit ? Et moi alors ? Je suis pas courageuse, moi, avec ce que je vis ? Ça fait soixante ans que je fais rien d'autre que m'occuper de ce que vous vivez, moi. Depuis combien de temps je n'ai pas eu un seul jour de vacances ? Vous pouvez me le dire ? Soixante ans que je m'occupe de vous. Que je tiens votre maison. Que je prépare vos repas. Que j'étends votre linge. Que je fais cuire des gâteaux, que je recouds des ourlets et des boutons, que je fais tout ce que je peux, que je me décarcasse en attendant un petit mot gentil. Voilà ce que je vis, moi ! Et vous ne pouvez pas

passer un repas d'anniversaire simplement, sans faire de drame ? Bon sang, mais comment on a fait pour en arriver là ? Quelqu'un pourrait me dire, comment on fait pour en arriver là ? Comment tout ça a commencé ?

Je me rappelle de l'époque où cette mère qui est en train de hurler devant moi venait s'asseoir sur mon lit le soir et elle chantait une berceuse qui finissait comme ça : *dors mon petit dumbo, depuis que le monde roule sa bosse, de tous les animaux, les hommes sont les plus féroces*. Elle chantait pour que je dorme en paix, et elle posait tendrement sa main sur mon front. Le souvenir de cette tendresse serait à briser le cœur. C'est comme ça qu'on sait qu'on a un cœur malgré tout. Maman hurle devant moi le jour de mes soixante ans pour me le faire comprendre, pour me faire comprendre que je ne peux plus faire semblant de ne pas être là. Et je vois bien qu'on attend que je parle maintenant, et si je ne le fais pas cette fois, on n'osera plus jamais, tous les trois, se regarder.

À table, quand les choses se compliquent et s'emportent, je me tais et je fais des miettes. J'attrape tout ce qui traîne, je fais des miettes et après, je les emporterai dans ma chambre et je les poserai sur le rebord de ma fenêtre. Les petits oiseaux ont sans doute un sixième sens qui leur permet de deviner quand les choses se compliquent, parce qu'à chaque fois, ils sont là à attendre le tas qui va venir. Ensuite, debout derrière le rideau, je regarde leurs petits becs

têtus taper sur le ciment sans s'arrêter jusqu'à ce que la dernière miette ait disparu. En faisant ça, je me dis toujours à quoi bon, à quoi bon remuer de la sensiblerie dans la tête ou des mots sur la langue, est-ce qu'une vieille fille de soixante ans collée dans la vie de ses parents à qui elle ne dit rien que des mensonges, a le droit de changer quoi que ce soit au cours des choses ?

Ou alors, est-ce que c'est seulement une question de tempérament ?

Le jour de mes cinq ans, j'aurais tué pour sauver un petit oiseau mais quand il a été dans mon assiette, il a bien fallu que je le mange. Parce qu'il était impossible d'exprimer le fait que je n'appréciais pas du tout la façon dont ce petit oiseau que je devais suçoter avait été tué. Parce qu'il était impossible de dire à mon père et à ma mère ce que je venais de découvrir : il n'y a pas que chez dumbo que les hommes sont féroces. Parce que je sentais que ce qui me bouleversait les aurait juste fait rigoler.

Je l'ai mangé jusqu'au bec. L'oiseau est descendu et les mots avec. Ils ne sont pas sortis. Mais en l'état actuel des choses, étant donné que le temps n'a daigné faire le ménage sur rien de tout ça, étant donné que maman est toujours dressée devant moi du haut de sa hauteur avec ses chapeaux de gendarme, étant donné que papa, encore éberlué par la sortie qu'elle vient de nous faire, semble transformé en statue de sel, je regarde la fenêtre et je sais qu'il est inutile de sauter

pour me suicider car la maison est de plain pied. Je ne vois pas comment je vais pouvoir m'en tirer autrement : il va falloir que ça sorte.

- C'est le jour de mes cinq ans.

- Quoi ? demande maman, interloquée.

- Je réponds à ta question. Tu voulais savoir quand ça a commencé. Ça a commencé le jour de mes cinq ans. D'abord, vous m'avez obligée à manger des petits oiseaux.

- Des petits oiseaux ? répète maman.

- Oui, j'ai trouvé que c'était...

Je cherche le mot.

Inhumain ? Ce serait excessif.

Barbare ? Ce serait méchant.

- J'ai trouvé que c'était... un peu cruel de votre part.

C'est là que papa sort du marbre, et il fait ce qu'il sait faire : ramener la situation à quelque chose qu'il connaît.

- Quand j'étais petit, ta grand-mère me faisait bouffer du foie de veau tous les mardis. Elle pensait que pour être en bonne santé, un enfant devait avoir du foie toutes les semaines. Elle avait entendu dire que c'était riche en fer et que ça donnait du bon sang. Elle savait que je détestais le foie, alors, elle me le mettait dans l'assiette en me disant que c'était du bifteak. Et moi, je détestais vraiment le foie, et je reconnaissais le goût amer et l'odeur écœurante du foie dans mon assiette. Mais je le mangeais. Parce qu'autrement, il aurait fallu traiter ma mère de menteuse, et c'était impossible de

traiter sa mère de menteuse. Je mangeais le foie en me jurant que je me vengerais.

Plus tard, papi et mamie ont dû vendre la ferme et déménager. C'est moi qu'ils ont chargé de trouver quelqu'un pour prendre Milady en pension. Milady, c'était une jument qu'ils adoraient, mais ils étaient obligés de s'en séparer parce qu'ils n'avaient pas de place pour la garder là où ils allaient habiter. Tu sais ce que j'ai fait ? Au lieu de chercher une pension pour Milady, je suis allé la vendre à un boucher qui l'a amenée à l'abattoir, et je lui ai demandé de me mettre de côté un bon morceau bien tendre.

Cinq jours après, j'ai ramené la viande à la maison. Trois beaux bifteaks que mamie a fait cuire pour midi et qu'on a trouvés délicieux. Et quand tout le monde a eu fini de manger, j'ai sorti les papiers de la vente de ma poche et le ticket de caisse du boucher, j'ai dit à mamie tiens regarde ça, et je les ai fichus sur son assiette. Pendant qu'elle lisait, je faisais un bruit de galop avec ma bouche.

Ta grand-mère a pleuré pendant trois jours sans s'arrêter, et elle ne m'a plus adressé la parole pendant des mois. Je pensais qu'elle ne me pardonnerait jamais. Mais un jour, pendant que j'étais en train de réparer la machine à laver, elle est venue me trouver. Elle a dit : tu vas me promettre, tu vas me promettre que plus jamais dans ta vie tu seras méchant comme ça. J'ai promis. Et tout est redevenu comme avant.

Je suis à table avec des gens que je ne connais pas. Jusqu'à présent, on faisait comme si, on se disait toujours les mêmes mots, dans l'ordre, sans y penser, pour se couper le silence.

Maintenant, c'est fini. On va être obligé de se parler, et on devra parler la même langue.

- Il y a autre chose. Vous ne m'avez jamais dit ce que vous avez fait du bébé, le soir de mes cinq ans.





Dans la catégorie repas d'anniversaire, celui de mes soixante est sans conteste le mieux réussi.

Les surprises sont tombées les unes après les autres. L'Ami 6 est réparée. Je sais parler. Papa sait pleurer. Papa ne m'en veut pas. Papa se sacrifie pour moi. Maman sait crier. Maman a une vie sociale. Elle parle aux gens quand elle fait les courses. Elle demande au voisin de l'aider à passer par la fenêtre de ma chambre le cadeau qu'elle a choisi, elle, pour me faire plaisir. C'est pour ça, a-t-elle expliqué, qu'elle a mis tant de temps avec son canard pendant qu'on était à table.

Son cadeau tombe à pic : une grande cage blanche avec, dedans, un couple d'inséparables.

La croyance d'usage dit que le mot « inséparables », qui sert à désigner ces oiseaux, tient au fait qu'une fois appariés, ils demeurent liés d'une manière indéfectible, au point que si l'un des deux vient à mourir, l'autre se laisse mourir aussi. C'est une légende. En réalité, quand un inséparable meurt dans un élevage, l'autre

survit très bien, dit la notice accrochée à la cage, et on peut même le remettre en couple avec un autre partenaire auquel il s'adaptera sans problème.

Quand j'ai parlé d'Elisa, Maman a dit aussi : mais ton Elisa, elle n'existe pas. Je ne me rappelle pas des termes exacts, mais elle a employé des mots comme : fausse couche, fœtus né prématurément à cinq mois de grossesse. Elle a dit qu'un bébé non viable, c'est pas une sœur ça. Elle a dit qu'elle se demande bien ce que j'ai dans la tête pour m'inventer des histoires pareilles avec un fœtus de cinq mois, qu'à l'âge que j'ai, il serait peut-être temps d'arrêter avec mes histoires.

Ce sont des choses qui arrivent, a-t-elle ajouté.

Elle n'en a pas fait tout un plat, elle. C'est ce qu'elle a dit...

Mais je suis pas folle quand même. Je n'avais peut-être que cinq ans, mais ça ne m'a pas échappé que c'est précisément à partir de là que son visage a viré au gris, et notre vie avec.

Avec les inséparables, dans la chambre, on se regarde. Je pense à la façon dont papa se régalaient avec la cervelle des petits oiseaux, à la façon dont il leur broyait le crâne avec son pouce. Je regarde leurs petits yeux durs, brillants et noirs, et j'ai l'impression que ce sont les miens, même si je sais bien que dans la glace, les miens sont flasques sous des paupières avachies.

Je me rappelle que quand on marchait dans le sable avec Elisa, en imitant la démarche des mannequins, les traces de ses pieds emboîtaient exactement les traces

de mes pieds. On faisait exprès pour laisser une seule trace. Maintenant, je suis obèse et je fais des pas lourds sur le plancher, en me demandant de combien de centimètres ils s'enfonceraient si c'était sur du sable que je marchais.

Je me rappelle qu'on faisait des concours de cailloux. Un chacune. Celle qui arrivait à avaler le plus gros avait gagné. Si maman dit vrai, il faut croire que j'en mangeais deux. En tous cas, c'était toujours moi qui gagnais.

Je me rappelle qu'Elisa avait fini par devenir une fille déterminée et courageuse.

Je me rappelle que tous les soirs dans la chambre Elisa m'empêchait de dormir : Comment peux-tu oser t'endormir alors que la vie me fait si mal ?

Non. Je ne me rappelle pas. Selon maman, tout ça est le fruit de mon imagination. Je ne vais pas lui casser les pieds pour essayer de lui faire comprendre que le fruit s'est insinué en moi. Une sorte de vérité à usage personnel. Enfin, ce sera plus simple pour tout le monde si, à partir de maintenant, je m'habitue à l'idée qu'Elisa est le fruit de mon imagination.

Finalement, je n'étais pas fâchée que ce repas d'anniversaire se termine et que papa demande à retourner au lit.

J'ai l'impression qu'à partir d'aujourd'hui, rien ne sera plus comme avant. Tous les trois, on a choisi ensemble une photo où elles sont dans le jardin, en train de faire un concours de saut, et on l'a mise sur le

buffet de la salle-à-manger. Puis, tous les trois, on s'est mis d'accord sur le fait qu'on n'est pas obligés de parler des *petites*. On préfère.

Et puis, avant de quitter la table, papa a lissé sa moustache, et il m'a tendu ses miettes pour mon tas.

J'ai tout mis sur le rebord de ma fenêtre, les moineaux picorent sans s'occuper de moi. Aujourd'hui, il y en a deux parce que je les ai servis un peu plus tard que d'habitude mais quelquefois, ils sont là tous les quatre.

Pour ses encouragements, pour ses conseils,  
pour ses remarques toujours pertinentes, je  
remercie mon compagnon Jean-Luc Richelle,  
qui me tient la main sur le chemin de l'écriture.



CHEZ LE MEME EDITEUR :

<http://cause.du.poulailler.free.fr>

*Romans :*

Ruptus, Nelly Bastide

Bas-côté, Nelly Bastide

*Cahiers :*

Gang de poules, Jean-Luc Richelle

Ma mère a tout essayé, Jean-Luc Benguigui

Organismes vivants, Myriam Eckert

*Nouvelles :*

Graviers, Collectif

Dix femmes, Renée Beauvieux

Onze à la douzaine, Collectif

Epis, Collectif

*Témoignage :*

Sage-femme du monde, Henriette Duvinage

Je suis blanc et je m'appelle M'Ba N'Goum, Jean-Luc Rémond

*Traces :*

La Commune a 140 ans, M. Belloc, C. Huerta, J-L. Richelle

Plus on en parle, moins on en fait, Cheikh Tijaan Sow

Le Théâtre Ferranti, Sylvie Latrille, Daniel Plazer





Cet ouvrage a été imprimé par  
ICN à Orthez  
pour le compte des éditions  
La Cause du Poulailler  
En novembre 2012

